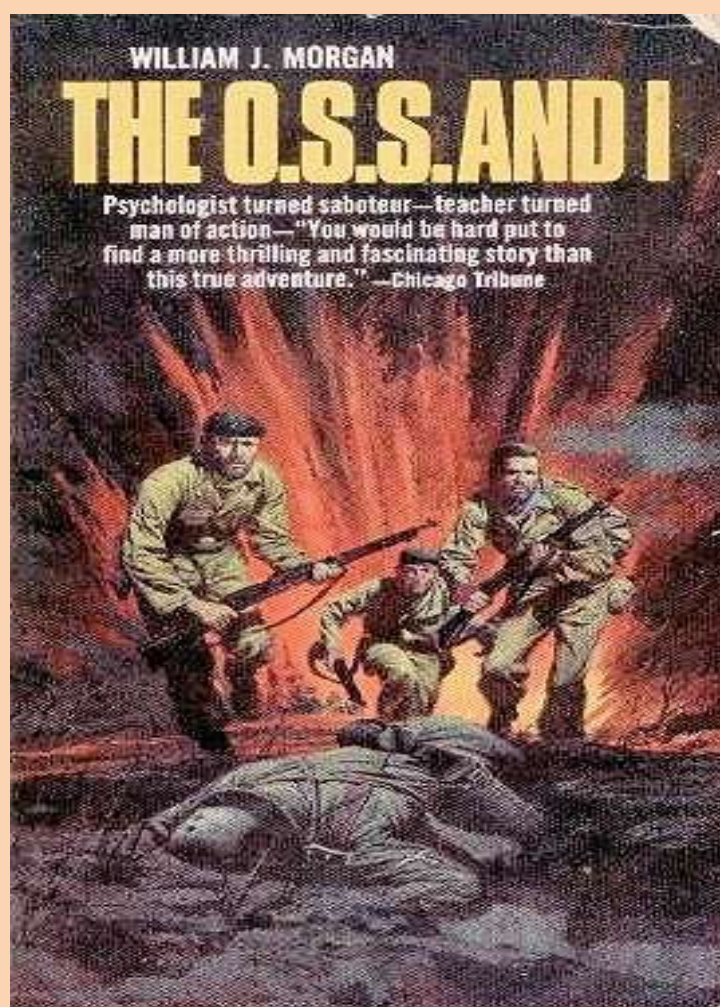


# Les services secrets américains et moi

par William J. MORGAN

Traduction Jean ROY

*Le "Lieutenant François" raconte sa participation aux mouvements de Résistance en Creuse et dans l'Indre.*



## ***Note du traducteur***

### **"Les Services Secrets Américains et Moi"**

Sous ce titre modeste se cache non pas un roman mais le témoignage, publié en 1956, de William J. MORGAN, alias "*Lieutenant François*", un Américain parachuté à Fresselines pour aider la Résistance.

Il y décrit les actions auxquelles il a participé, en Creuse puis dans le sud de l'Indre. Il sera intéressant également de lire les jugements que porte cet Américain sur les Maquisards français et la façon dont il les dépeint.

Les faits et personnages de ces pages sont tous réels. L'attaque du Pont de la Farge, par exemple, a bien eu lieu. Le "Commandant" mentionné dès les premières pages était le "Commandant Anne", Alfred Maldant, directeur de l'école de Fresselines.

Les pages que je propose ici en traduction constituent la deuxième moitié de l'ouvrage. Dans la première partie, l'auteur décrit comment il s'est engagé dans les services secrets américains, en cachant un handicap physique (mauvaise vision d'un œil) et en trichant un peu sur sa maîtrise des langues étrangères, dont le français.

C'est ainsi qu'il fut envoyé en Grande-Bretagne où son diplôme universitaire de psychologie lui permit de participer à l'élaboration et à l'administration des tests de recrutement de tous les volontaires, britanniques, français ou autres, qui allaient être parachutés dans la France occupée. L'auteur décrit longuement ces tests, physiques et psychologiques, puis nous explique qu'il a, à son tour, demandé à être lui aussi parachuté en France.

La suite est ici !

*Jean ROY*

# Table des matières

*[Le premier chapitre de cette traduction est le chapitre 18 de l'ouvrage d'origine.]*

A vos postes .....	page 1
Haut les mains.....	page 4
Le gangster de Chicago.....	page 9
Comment faire sauter un pont.....	page 13
En place.....	page 18
Embuscade au Pont de la Farge.....	page 22
"Nous les tuerons nous-mêmes" .....	page 28
La vie au camp.....	page 34
Lagic .....	page 38
"Soulevez leurs robes !" .....	page 42
Le communiste et le vicomte .....	page 46
Mission secrète .....	page 49

# A VOS POSTES

13 août 1944. C'était MON jour, MA nuit. Cela faisait déjà plus de deux mois que le débarquement avait eu lieu en Normandie, mais les forces alliées éprouvaient encore bien des difficultés à ouvrir une brèche dans les défenses allemandes, avec l'aide du "Maquis", c'est-à-dire la guérilla française. Les hommes du Maquis étaient furieusement courageux, mais pour la plupart mal entraînés et mal organisés. On leur envoyait depuis l'Angleterre des hommes et des femmes soigneusement choisis, qui étaient parachutés pour servir de chefs et d'instructeurs pour le maniement des armes. Pendant mon séjour à Pemberley, j'avais aidé à sélectionner ces chefs selon des critères extrêmement rigoureux. Mon tour était maintenant venu.

J'avais l'impression qu'on m'avait condamné à la chaise électrique. Dans deux heures, on fixerait les courroies d'un parachute sur mes épaules, autour de ma taille et de mes cuisses – et j'imaginai les courroies qui maintiennent bras et jambes contre la chaise électrique, dans la prison aux murs gris de Sing-Sing. J'avais visité Sing-Sing, et, une fois de plus, je percevais l'odeur des sombres couloirs et je revoyais le regard lugubre des prisonniers et leurs muscles qui se crispaient en prévision du châtiment. C'étaient les miens qui se crispaient maintenant.

Nous étions quatre dans la voiture qui nous menait au terrain d'aviation. Il y avait deux Américains experts à manier le bazooka qui portaient en seconde mission pour détruire des tanks. Le troisième était un jeune Français, prétentieux, qui jacassait sans cesse à propos de ses exploits amoureux. Il devait rejoindre un réseau d'espionnage à Paris. Je me souvenais très bien de lui alors qu'il était au centre d'orientation militaire et plus tard à l'école de parachutage de Ringway. C'est là que, après une épuisante journée d'entraînement, il allait courir les jeunes Anglaises tous les soirs.

Je devais être parachuté seul dans le département de la Creuse, dans le centre de la France. Comme je l'ai déjà dit, un agent secret doit être prêt à tout. On devait me parachuter dans une zone occupée par le Maquis, mais où les armées allemandes se déplaçaient très rapidement, si bien que je pouvais très bien me retrouver au milieu des positions ennemies. Je portais des vêtements civils, ce qui était peu utile car si j'étais pris, je serais tué, que je sois ou non en uniforme.

En chemin, nous essayâmes d'engager la conversation, mais elle manquait de naturel et elle était très brusque. J'étais obsédé par la crainte que mon parachute ne s'ouvre pas. Les parachutistes de l'armée portent un parachute de secours, mais ils sautent à 300 mètres ou plus. En ce qui me concerne, je devais sauter à 120 mètres et un parachute de secours ne se serait pas ouvert à temps. C'est pour cela que je n'en avais pas.

En arrivant à un croisement, notre voiture fut heurtée à l'arrière par une voiture de l'armée britannique, avec une violence telle qu'elle en fit demi-tour. Nous sautâmes tous dehors pour examiner les dégâts, qui étaient minimes. Mais après cet incident, je ne me sentis plus nerveux du tout. De façon tout à fait irrationnelle, je sentais que la chance était avec moi. "Deux accidents ne peuvent arriver le même jour. Dans quelques heures, je serai arrivé en France, sain et sauf. "

A l'aéroport, je fus accueilli par mon officier OSS responsable, ancien professeur de français dans une université de l'ouest des Etats-Unis. Il tira les fermetures éclair de mon costume kaki de parachutiste, camouflé de taches vert sombre et me donna un pistolet 7.65 et un 45, chargés, une petite bouteille de brandy, une carte de France imprimée sur soie mince, une hache, une petite pelle pliante, des cigarettes et des allumettes et les inévitables "rations K". J'avais aussi la liasse d'argent français que Gérard m'avait donnée. C'étaient de véritables Francs, imprimés en Angleterre sur des plaques volées. Tout cela était bourré dans les vastes poches de mon costume de parachutage, si bien que c'est à peine si je pouvais marcher jusqu'aux saillants. Dès mon atterrissage, je devais enlever mon costume, vider mes poches, creuser un trou avec la hache et la pelle et enterrer le parachute et le costume.

Mon officier responsable me présenta au sergent de l'armée de l'air qui était responsable de mon largage. Il m'accueillit gaiement. "Voici votre parachute, je vais vous le régler. Vous avez de la

chance, notre avion est le premier à partir. "

Je serrai la main aux membres de l'équipage et je grimpai dans l'avion, un B 24. Il était exactement 21 heures 41 lorsque nous décollâmes. Il était prévu que nous arriverions à minuit trente. Dans le porte-bombes, au lieu de bombes, il y avait environ 16 containers cylindriques, longs de 1,80 mètre, remplis d'armes, de munitions et d'explosifs. Dans la queue de l'avion se trouvait une demi-douzaine de boîtes en bois et de paniers d'osier, chacun de la taille de deux cageots à oranges. Ils contenaient des vêtements et d'autres armes et munitions. Le tout devait être largué en même temps que moi. Si le sergent dispatcher ne faisait pas très attention, l'une de ces caisses pouvait me heurter en plein ciel. Autour de ces boîtes, des paquets de tracts étaient empilés ; on devait les larguer en chemin. Le sergent se mit à mettre de l'ordre et à redresser les piles de tracts, tout en parlant. En dix minutes, il me posa plus de questions que les Anglais ne m'en avaient posées pendant tout le temps que j'avais travaillé avec eux, mais lui n'attendait jamais que je réponde.

Il commença par me montrer une photo de son amie et me dit, avec un clin d'œil : "Elle est canon, hein ?" puis il continua : "Servez-vous, il y a des pommes et des sandwiches et j'ai du chewing-gum dans mes poches. Vous voulez prendre les écouteurs et écouter ce que le navigateur dit au pilote ? Il est drôle. Il a des ennuis avec son officier supérieur : il lui dit d'où il faut décoller, c'est pour ça qu'il n'est que lieutenant. Eh, vous savez quoi ? On est dans un B 24, j'ai 24 ans et c'est notre 24<sup>ème</sup> mission. C'est un signe de chance ! Vous voyez, Lieutenant, s'il faut que vous partiez, c'est tout à fait le moment. Ça ? Il y a des gens qui pensent que c'est le micro d'un dictaphone. C'est amusant de les voir s'en servir de cette façon. Combien de fois avez-vous sauté ? Moi, j'ai sauté quatre fois. Je voulais savoir quel effet ça faisait aux types que je poussais dehors. Un jour, il a fallu que je pousse un Français à coup de pied. Le pauvre type était mort de peur au bord du trou. "

Il me tint occupé à mâcher du chewing-gum, à manger des pommes et des sandwiches et à l'aider à faire enrager le pilote par la radio jusqu'à ce qu'on soit au-dessus de la Manche. L'artilleur arrière était parti vérifier son équipement. "Tac, tac, tac. Tac, tac, tac," on entendit la voix familière d'une mitrailleuse calibre 50. Est-ce qu'un avion allemand nous suivait ?

"Excusez-moi. J'ai oublié de vous le dire. C'est l'artilleur arrière qui fait des essais. Il le fait toujours au-dessus de la Manche. Vous pouvez vous rasseoir. C'est rien."

Je me réinstallai donc et, pour m'occuper l'esprit, je me mis à me répéter les instructions de Gérard. "Tu vas porter des vêtements civils, mais évite les villes et les villages. Ton français ne passerait pas. Tu dois servir d'instructeur, d'organisateur et de chef aux troupes du Maquis dans le département de la Creuse. Ne dis jamais à personne ton véritable nom. Que personne ne sache que Marceau et le Meurtrier ne font qu'un."

Je fus soudain éjecté de la boîte sur laquelle j'étais assis.

L'avion avait tourné sur le côté et se mit à décrire des cercles, à grimper, plonger, zigzaguer, osciller. Les containers étaient en sûreté dans le porte-bombe, mais les boîtes glissaient de tous côtés. Je réussis à agripper une travée du fuselage et jetai un regard par le hublot. De tous côtés, comme des papillons de nuit, des jets de lumières apparaissaient et disparaissaient et, tout en bas, des flammes rouges crachaient vers nous. "Qu'est-ce qui se passe, Sergent ?" demandai-je. Lui aussi s'agrippait à une travée.

"Rien, rien, ne vous en faites pas », dit-il. « On est au-dessus de la Normandie. C'est la DCA qui tire sur nous. C'est sûrement la DCA américaine. Ils ne nous touchent même pas. Les Boches tirent mieux."

Sur notre route vers la zone de parachutage, à chaque fois que nous passions au-dessus d'une grande ville, le sergent ouvrait la trappe de l'appareil photo pour y jeter une pile de tracts. "C'est pour tromper les Boches, me dit-il avec un clin d'œil. Comme ça, ils pensent que c'est seulement un avion de propagande."

A minuit trente, il me dit que le pilote et le navigateur n'arrivaient pas à trouver la zone de parachutage. Il y avait toutes sortes de feux et de lumières en bas, mais pas un ne donnait le bon signal. Nous allions peut-être être obligés de retourner à Londres. Je lui criai : "Allez dire au pilote de continuer à chercher. Je n'ai pas l'intention de recommencer à en baver comme on vient de faire."

Le sergent revint pour me dire : "Il va encore chercher pendant une demi-heure."

A 1 heure moins 10, l'Interphone sonna. Le sergent répondit, se pencha pour regarder par le trou de saut, puis se retourna et s'écria : "C'est juste en dessous. Préparez-vous. Il va falloir se dépêcher."

Je m'approchai tout doucement du trou, à croupetons. Le sergent accrocha la sangle d'ouverture automatique et, me rappelant Dominique, je tirai dessus pour l'essayer. L'artilleur aida le sergent à placer les boîtes et les paniers plus près du trou. "Bonne chance," me dit-il. "Merci," répondis-je, tout en humectant mes lèvres avec ma langue. Je refusai de regarder par le trou. L'altitude me rend nerveux. Les gros containers cylindriques dans le porte-bombe devaient être lâchés les premiers, puis c'était mon tour de sauter et ils larguaient les boîtes par la suite. L'avion devait faire au moins deux passages au-dessus de la zone pour se débarrasser de tout ce qu'il transportait.

La sonnerie de l'interphone se mit à résonner follement. La lumière rouge, au-dessus du trou, se mit à clignoter. Le sergent leva le bras droit au-dessus de la tête et hurla : "A vos postes !" Je passai mes pieds par le trou et je m'assis, tendu, les yeux levés vers le sergent de l'autre côté du trou. Il me fit un large sourire pour avoir obéi sans hésitation. Mes genoux et mes pieds étaient rassemblés fermement, crispés, et je cramponnais le bord du trou derrière moi. J'étais soucieux de faire une sortie correcte, non pas comme la dernière que j'avais faite à Ringway. Cette fois j'avais l'avantage de partir le dos au courant d'air. J'avais les yeux fixés sur le bras droit du sergent, qu'il tenait en l'air. Son pouce et son index formaient un cercle, le signe de "bonne chance", les trois autres doigts levés. Prêt. "GO", rugit-il, et son bras droit s'abattit brusquement. En prenant mon élan, je levai rapidement le bras droit pour, du même geste, lui souhaiter bonne chance à mon tour. J'agrippai les jambes de mon pantalon et je me mis à nager dans le courant. Il y avait un grand clair de lune. Tout comme les chats, les espions et les saboteurs sortent quand la lune brille.

# "HAUT LES MAINS !"

Dès que vous sautez d'un avion, le courant d'air provoqué par celui-ci vous frappe. C'est comme si vous plongiez dans le sillage d'un navire de guerre lancé à pleine vitesse. Pendant les deux secondes avant que le parachute s'ouvre, on est précipité puis bousculé dans ce violent courant d'air.

La sangle d'ouverture automatique vient vous fouetter. Elle peut vous arracher l'oreille ou vous casser le nez, ou s'enrouler autour de votre cou et vous étrangler. Ou alors le vent peut vous faire tourner avec une vitesse telle que le parachute n'est plus en mesure de s'ouvrir (J'ai vu un jour un officier britannique se laisser délibérément tourner dans le courant, puis renverser son mouvement et tourner dans la direction opposée pour permettre à son parachute de s'ouvrir. Mais il s'agissait d'un saut expérimental) ; ou encore le vent peut déchirer le parachute ou le plaquer contre l'avion, ce qui coupe l'une des suspentes. Si cela arrive, le parachute partira dans tous les sens sans qu'il soit possible de le maîtriser. Au lieu de vous amener doucement à terre, il vous précipitera vers le sol, vous fera remonter et vous laissera à nouveau retomber. La seule chance de survie consiste à déboucler le harnais dès qu'on approche du sol, et au dernier moment se laisser tomber librement. A cette condition, il se peut que vous vous en tiriez avec une fracture ou deux seulement.

Heureusement, rien de tout cela ne m'arriva. Pendant quelque temps le vent sifflait autour de moi pendant que je chutais, puis je me mis à voguer dans l'air. Je fus violemment tiré vers le haut et je ressentis la traction des courroies des épaules et des jambes au moment où le parachute s'ouvrit. C'était un parachute magnifique, d'une couleur brun sale pour le camoufler, et on aurait dit qu'il se balançait d'un côté à l'autre. En fait, c'est le parachutiste et non pas le parachute qui se balance. Ce mouvement de pendule doit être réduit en raccourcissant les suspentes, ces cordes qui vous relient au parachute. Sinon on atterrit très violemment, et il se peut même que l'on remonte de cinq ou dix mètres et que l'on retombe à plat sur le dos. Une telle expérience vous fait hésiter à sauter à nouveau. C'est comme cela que l'un de mes meilleurs amis à l'OSS<sup>1</sup>, Chester Bradford, se brisa les reins au cours d'un saut à Ringway. Chester appartenait à une vieille famille de la Nouvelle Angleterre, apparentée à un ancien président des Etats-Unis. Il était allé à Harvard<sup>2</sup> mais, pour des raisons qu'il n'expliqua jamais clairement, il s'était enfui pour s'engager dans la Légion Etrangère et y devint vite célèbre pour son audace dans les campagnes du désert, parmi les soldats les plus durs du monde. Il n'était jamais ivre mais rarement à jeun. Dès qu'il fut rétabli, Chester sauta à nouveau, cette fois en France, avec les quatre autres membres d'une équipe de sabotage. Deux de ces hommes se portèrent volontaires pour faire l'essai d'un nouveau modèle de sangle d'ouverture automatique en métal. Elle se brisa et les deux hommes furent tués. Chester, lui, atterrit sans dommages, mais, le même jour, le village où se cachait son équipe fut cerné par les Allemands qui menaçaient de tuer tous les habitants si l'équipe de saboteurs ne se rendait pas. L'officier de Chester sortit pour se rendre, laissant aux deux autres le temps de s'échapper. Après avoir passé la nuit couché dans un égout, une balle dans la jambe, Chester s'échappa avec le sergent et mena à bien sa mission.

J'entendis le ronflement de mon avion qui s'éloignait. Des boîtes, des paniers et des containers, tous fixés à des parachutes, passaient devant moi. Comme on me l'avait appris à Ringway, je me tenais genoux et pieds serrés ensemble, la tête enfoncée dans les épaules et je serrais les courroies contre ma poitrine. Je tombai lourdement à terre et fis une roulade pour amortir le choc. Puis, toujours couché par terre, j'enlevai les harnais du parachute, dégainai mon Colt 45 et me mis à scruter les alentours, l'arme au poing. Tout autour de moi, les boîtes, les paniers et les containers étaient éparpillés, les parachutes flottant encore un peu. Je vis bientôt des silhouettes qui couraient dans leur direction et j'entendis des voix agitées qui discutaient en français. Les phares d'un camion les guidaient dans leurs efforts pour rassembler le matériel. L'une des boîtes s'était

---

<sup>1</sup> "Office of Strategic Services", le réseau de renseignement américain.

<sup>2</sup> Célèbre université des Etats-Unis.

ouverte en tombant et des hommes couraient et criaient tout autour. Personne ne venait me chercher. "Qu'ils aillent au diable !" dis-je tout haut et je me mis à replier mon parachute. Alors deux Français, ensemble, me montrèrent du doigt et l'un d'eux courut vers moi. Je mis mon parachute sous le bras et avançai à sa rencontre. Il s'arrêta brusquement à une dizaine de mètres de moi. Dans mon meilleur français je lui dis "*Comment allez-vous ?*"<sup>3</sup> Il en resta bouche bée, à me dévisager. Sans dire un mot, il se retourna et courut vers l'autre Français, plus vite qu'avant. Je le suivis. Ils avancèrent vers moi, côte à côte, chacun avec une Sten pointée vers moi.

"*Je suis américain,*" dis-je. Ils ne répondirent pas. Je ne bougeais pas. Ils m'entourèrent, soupçonneux. "C'est une sacrée façon de traiter un Américain," dis-je tout haut. J'essayai ensuite, en français, des jurons pas trop violents, mais leur seule réponse fut de crier : "*Levez ! Levez !*" en agitant violemment leurs Stens pour me faire comprendre de lever les mains en l'air. Je hurlai des jurons, puis leur souris, dans l'espoir de les provoquer. Ils gesticulaient avec leurs Stens en direction du camion. Je me dirigeai vers la lumière des phares et ils me suivirent, sur mes talons. Je m'aperçus qu'ils me prenaient peut-être pour un Allemand. Ma tenue de parachutiste me couvrait de la tête aux pieds et je n'avais aucun insigne visible qui aurait pu indiquer mon rang ou ma nationalité.

Lorsque nous atteignîmes le camion poste de commandement, on me conduisit jusqu'à un commandant français. Le Commandant était appuyé contre le radiateur du camion, une jambe croisée par-dessus l'autre, et fumait une cigarette. Je me mis au garde-à-vous, exécutai un salut aussi parfait que possible compte tenu de mon costume encombrant, et annonçai que j'étais Marceau, l'Américain. Il ne répondit pas à mon salut, ne fit aucun geste d'amitié. Il continua à fumer et à m'examiner du coin de l'œil. Au bout d'un moment, je fus fatigué de rester au garde-à-vous pendant qu'il me regardait et je me mis au repos, jambes écartées et mains derrière le dos. Plusieurs hommes avaient fini de charger leur part des boîtes et des containers dans le camion et ils arrivaient vers le poste de commandement du Commandant. Lorsqu'ils nous virent tous les deux, face à face, silencieux, ils se placèrent derrière moi et se mirent à chuchoter.

Je commençai à comprendre. Ni le Commandant, ni ses hommes ne m'attendaient. Leurs attitudes me faisaient penser que je n'étais pas le bienvenu, pour le moins. Je me représentai un trou dans la terre, et moi au fond de ce trou, une balle dans la tête. Ces êtres impulsifs, excitables, pouvaient très bien se débarrasser de moi, par erreur.

Gérard m'avait donné une phrase de code à utiliser en dernier recours et je me dis que le moment était venu. "*Je suis américain. Je m'appelle Marceau,*" répétais-je donc, et j'ajoutai, prononçant aussi clairement et distinctement que possible : "*Je cherche l'homme qui ne fume pas.*"

A la vitesse d'un éclair, le Commandant fit claquer ses talons, salua et me tendit la main. "*Magnifique, magnifique !*" s'écria-t-il joyeusement. "Je parle anglais," dit-il avec un très fort accent français. "J'ai étudié l'anglais pendant huit ans à l'école. L'homme qui ne fume pas s'appelle Edouard, *le commandant anglais*. Je le connais très bien. Vous le rencontrerez demain. Ce soir, il faut que vous veniez boire avec nous et Alexandre, le grand *soldat anglais*."

Il n'avait pas été averti de mon arrivée. Edouard l'avait envoyé jusqu'à cette zone de parachutage pour qu'il envoie, avec les phares du camion, des signaux à l'avion qui aurait pu passer. Le parachutage aurait dû avoir lieu à Argenton, à quarante kilomètres au nord-ouest, mais les Allemands étaient entrés à Argenton le jour-même et Edouard n'avait pas pu envoyer un message à Londres pour qu'ils changent la zone de parachutage. Nous nous trouvions sur un terrain de parachutage de secours, près du village de Fresselines<sup>4</sup>. Une compagnie de garnison était stationnée en permanence à Guéret, à trente kilomètres de là. Il ajouta en plaisantant que, d'un certain point de vue, il était désolé que je sois là, parce qu'il ne pourrait plus "planquer" le matériel parachuté. Il m'apprit que c'était une coutume favorite chez les combattants du Maquis que d'allumer des feux de broussailles et de faire toutes sortes de signaux lumineux en morse, au hasard, aux avions qui passaient, dans l'espoir qu'ils largueraient ce qu'ils transportaient. C'est ainsi qu'un simple chef de Maquis sans importance pouvait devenir très puissant en une seule nuit en recevant vingt tonnes

<sup>3</sup> NDT [Note Du Traducteur]: Pour toute la suite du texte, les passages en italiques sont **en français dans le texte anglais**.

<sup>4</sup> NDT : En fait sur la commune de Chambon Sainte Croix.

d'armement et s'établir à son compte plutôt que de rester sous les ordres de quelqu'un d'autre. Cela comportait des risques, parce que les Allemands, on le savait, larguaient parfois du matériel afin de découvrir où se trouvaient les groupes de résistants. Lorsque le commandant me vit, il était persuadé que c'était ce qui lui était arrivé et qu'il avait été piégé. Il avait prévu de se débarrasser de moi aussi rapidement que possible. Il supposait que ce matériel était piégé, que les Allemands connaissaient maintenant la position de son camp et que j'étais en mesure, d'une façon ou d'une autre, d'envoyer des messages radio à mon commandant allemand. J'avais eu raison de penser qu'il avait l'intention de me tuer sur place. Bref, il avait été aussi effrayé que moi.

Plus de trente Français étaient maintenant rassemblés autour de nous et me serraient la main et me tapaient dans le dos et se bousculaient pour attirer mon attention. Chacun voulait examiner *le parachutiste américain* qui était tombé du ciel. Ils me tendirent une bouteille de vin rouge. Je l'avalai rapidement tellement j'avais soif et leur passai ma petite bouteille de brandy. Nous bûmes à la santé de chacun, à *l'Amérique, la France et l'Angleterre*, à Roosevelt, De Gaulle et Churchill. En signe d'amitié et de générosité je donnai à l'un d'entre eux mon parachute marron, à un autre ma hache, à un troisième ma pelle.

*Le Commandant* m'emmena à l'écart de l'attroupement et je montai dans sa voiture. Un garde armé était sur le siège avant, un autre sur le siège arrière. Nous devions d'abord aller voir Alexandre et boire un verre avec lui, à Fresselines, puis retourner au camp. Les hommes du Maquis se déplaçaient surtout la nuit.

Sur la route vers Fresselines, nous fûmes arrêtés. Trois sentinelles du Maquis bondirent dans la lumière des phares, épaulèrent leurs fusils en visant le pare-brise. Nos gardes sautèrent de leurs sièges et pointèrent leurs armes vers les sentinelles. La scène était impressionnante. Lorsque les sentinelles nous eurent examinés et qu'ils eurent regardé à l'intérieur de la voiture, puis reçu le mot de passe du Commandant, ils nous firent signe de continuer. Des sentinelles avaient été placées sur toutes les routes qui menaient au terrain de parachutage, afin d'empêcher toute intervention allemande. Certes, les Allemands auraient tué les sentinelles qui se pavanaient au beau milieu de la route, mais les coups de feu auraient servi à alerter les autres Maquisards. A Fresselines, le Commandant se faufila dans une maison par la porte de derrière, et quelques minutes plus tard tous les autres furent introduits discrètement dans la maison.

C'était la première fois que je rencontrais Alexandre. Il avait quitté Pemberley avant que j'y arrive. Avec ses cheveux en broussaille et ses yeux noirs, il avait l'air d'un chef de brigands. Il me donna une cordiale poignée de main et resta là, sans bouger, pendant que les autres s'attroupaient autour de nous, portant aux nues ses derniers exploits et le qualifiant de rusé stratège. Il haussait les épaules, se frottait les yeux et se grattait la tête et la poitrine, comme s'il écoutait une vieille histoire trop souvent racontée. Alexandre avait récemment attaqué un train allemand, opération qui avait rapporté un wagon de cigarettes égyptiennes et deux wagons de Dubonnet. Une autre fois, lui et deux de ses hommes attaquèrent un groupe de quarante-cinq Allemands, en tuèrent vingt-deux et en blessèrent dix-neuf.

"C'était une affaire toute simple mais ces gars en ont fait toute une histoire. Nous avons entendu dire qu'un groupe d'Allemands à bicyclette avait quitté Guéret et partait vers l'est. Je connaissais bien la route. Tous les trois, nous nous sommes placés derrière des buissons en haut d'une colline qui surplombait un tournant dans une côte très accentuée. Nous savions que les Allemands devaient descendre de bicyclette pour monter la côte. Nous les observions pendant qu'ils montaient. C'étaient des hommes de l'infanterie, mais ils portaient leurs fusils en bandoulière sur le dos. Ils riaient, ils bavardaient, sans penser au danger. Nous avons un panier de grenades qui les attendait. Quand ils furent juste en-dessous de nous, nous avons lancé nos grenades et nous les avons mitraillés à tout va. Cela nous a pris moins de cinq minutes. Même s'ils avaient essayé, ils n'auraient pas pu nous atteindre. Nous battîmes en retraite dans les bois et pour rentrer nous avions une voiture qui nous attendait. C'est par l'hôpital de Guéret que nous avons appris l'état de leurs pertes. C'était très amusant." Il parlait avec un accent français, léger mais certain. "Où avez-vous appris l'anglais ?" lui demandai-je. "Vous le parlez très bien." Il me fixa dans les yeux. "Mais je suis anglais !" répondit-il. Je me le suis toujours demandé. Alexandre était un homme étrange. Ses

parents étaient assez riches et il n'avait pas besoin de travailler. J'ai déjà parlé de sa carrière douteuse de jockey et de ses changements de côté dans la guerre d'Espagne. Il n'en avait aucun scrupule. Alexandre était un soldat de fortune. Ses vingt-quatre raids de commandos, il en parlait comme "de la simple routine". "Nous prélevions des échantillons de sol le long de la côte, ou bien nous capturons des Allemands vivants et nous les ramenions pour les interroger. Lors d'une mission, j'ai capturé un Allemand en le frappant sur la tête avec une matraque. Nous l'avons couché dans le bateau et nous étions au milieu de la Manche quand nous nous sommes aperçus qu'il avait passé l'arme à gauche. Nous l'avons jeté dans la Manche."

Nous bavardâmes et bûmes jusqu'à quatre heures et demie du matin. "Quel est votre *nom de guerre* ?" demanda Alexandre au moment où j'allais partir.

"Marceau."

"On va le changer. C'est la coutume quand on arrive. Quel nom préférez-vous ?"

"J'ai un frère qui s'appelle Franck. Je pourrais m'appeler François."

"Très bien," répondit-il. "Tout le monde ici vous appellera François, à partir de maintenant."

Et c'est ce qui se passa. Londres pouvait envoyer des instructions, mais ici Alexandre était le roi.

On m'emmena ensuite au camp du Commandant, où celui-ci dirigeait les opérations de stockage du parachutage. De tous les camps de Maquisards où j'ai vécu ou que j'ai pu visiter par la suite, c'était le plus agréable. Il s'appelait "*Moulin*". Il était situé au coude d'une rivière, *la Grande Creuse* qui gazouillait dans les rochers. Ce camp était ainsi nommé d'après un ancien moulin encore debout mais qui n'était plus utilisé. Les deux vieux propriétaires l'avaient donné au Maquis et s'occupaient de la propriété, des vaches et des porcs qui fournissaient la nourriture à ces hommes. Les Maquisards, mal vêtus et mal équipés, dormaient sur des bottes de paille, leur paquetage en guise d'oreiller et l'arme au côté. En un instant, si les Allemands attaquaient, ils pouvaient faire sauter le stock de munitions, traverser la rivière sur un gué et combattre l'ennemi de l'autre côté. Sur l'autre rive de la Creuse il y avait une forêt impénétrable, sauf pour ceux qui en connaissaient les sentiers secrets.

Il y avait un seul lit dans le camp, il était pour le Commandant. Il insista pour me le laisser, malgré mes protestations. J'avais des remords, mais les Français sont si généreux et sensibles que je ne pouvais pas refuser. Je me mis au lit, épuisé mais cependant excité. Si je n'avais pas été aussi fatigué, les punaises de lit m'auraient gêné. Après trois heures seulement de sommeil, on me réveilla pour me dire que le Commandant m'attendait pour prendre le petit déjeuner. Je ne me souciai pas de me raser ou de me laver les dents, de crainte de passer pour un efféminé, mais je m'arrangeai pour saupoudrer sur mes piqûres de punaises de la poudre DDT. Puis, en fouillant dans un des containers qui avaient été parachutés en même temps que moi, je sortis un pistolet calibre 22, muni d'un silencieux, deux livres de café et la totalité de mes barres de chocolat. Le café et le chocolat furent pour la femme du meunier. Le pistolet fut pour le Commandant. Je me mis à table, sous un arbre près de *la Grande Creuse*, pour mon premier petit déjeuner en France.

Le Commandant avait ce type de l'officier français aristocratique, jeune, beau, toujours poli et correct comme un Anglais, avec cependant l'exubérance latine. Il me prit la main droite dans ses deux mains et me secoua le bras comme s'il s'agissait du levier d'une pompe à eau, puis se pencha en avant et me dit très chaleureusement : "Avez-vous bien dormi ?"

Je crus d'abord à une plaisanterie : les vaches avaient meuglé, les coqs avaient chanté, les poules étaient venues caqueter jusque dans ma chambre, les soldats qui criaient, les punaises qui s'incrustaient dans ma peau. "J'ai rêvé que je tuais des Allemands," dis-je.

"Excusez-moi, il faut que je vous dise que dans le Maquis, on ne dit pas 'les Allemands'. Ce sont les '*Boches*'. Nous ne les respectons pas. J'espère que vous m'aidez à parler anglais."

"Bien sûr," répondis-je.

"Vous excuserez la nourriture, elle n'est pas très bonne," dit-il.

Si vous êtes épicurien ou si vous avez l'estomac délicat, ne vous engagez pas dans le Maquis ! Le petit déjeuner consistait en une tranche de *jambon*, morceau de porc salé, dur et granuleux, ainsi qu'un grand bol de café à la chicorée, sans crème ni lait, mais adouci par quatre cuillerées de ce qu'ils appelaient "sucre". On m'offrit du vin, mais je n'avais pas encore appris à boire du vin au petit

déjeuner. Le Commandant n'avait pas de fourchette. Le caporal m'en apporta une, encore tachée de restes d'œuf, mais je me servis de mon couteau de parachutiste.

Sans doute le Commandant m'observait-il, car il me dit : "Au Maquis, nous n'avons pas de confort. Les assiettes et les cuillers sont sales parce que nous n'avons pas de savon. Mais au bout de quelque temps, vous aurez si faim que vous ne vous en souciez pas." Il avait raison.

Nous fûmes sans cesse interrompus pendant le petit déjeuner, par les frelons et par les visiteurs, civils et militaires. Quand ils arrivaient près de la table du Commandant, ils s'arrêtaient, après un large geste du bras, se mettaient au garde-à-vous, claquaient des talons, saluaient et disaient : "*Mon Commandant*, est-ce que je peux vous parler ?" Soit il engageait immédiatement la conversation, soit il lisait les notes qu'on lui tendait, tout en s'occupant tout autant du petit déjeuner. Il me présentait toujours aux officiers, jamais aux civils, qui, disait-il, s'occupaient du travail de "liaison". J'appris plus tard que ces hommes-là n'étaient que de simples courriers qui portaient d'un camp à l'autre les informations sur l'ennemi.

Un sergent vint apprendre au Commandant qu'un ancien membre du Maquis avait été découvert dans la forêt, mort, nu, tué d'une balle dans le dos.

"Allons-nous l'enterrer, mon Commandant ?"

"Non," répondit le Commandant, et, se tournant vers moi, il dit : "Nous avons trop à faire. C'était un collaborateur."

Les frelons étaient plus gênants que les visiteurs. Deux d'entre eux nageaient dans mon bol de café, et je me demandais si ce serait manquer à la bienséance que de demander un autre bol. Un frelon tomba dans le bol du Commandant aussi, et je me mis à l'observer pour voir ce qu'il allait faire. Sans interrompre la conversation, il éjecta le frelon avec sa cuiller et continua à boire. J'en fis autant.

Peu après le petit déjeuner apparut "l'homme qui ne fume pas", Edouard, le "major" britannique, mon officier, le chef de la Creuse. Il avait une pipe à la bouche. Edouard était mince, mais musclé, un mètre soixante-cinq environ, le visage hâlé de l'homme qui a passé la plus grande partie de sa vie au grand air. Il portait une chemise à col ouvert et un short. Il devait approcher la quarantaine, à mon avis. Il avait une attitude sévère. Il me salua sans un sourire.

"Je suis heureux que vous soyez ici avec nous," dit-il. "Nous avons énormément besoin d'aide. Cela fait des mois que je demande à Londres de m'envoyer six hommes. Ils promettent mais ils ne font rien. Vous allez être bien occupé. Désolé de ne pas vous avoir vu hier soir, mais tout a l'air de bien aller pour vous."

Je lui transmis les quelques instructions que j'avais reçues de Gérard à Londres, ainsi que le paquet qui contenait trois millions de Francs. Il déchira le papier, saisit une poignée de billets et les fourra dans sa poche, puis donna le paquet au Commandant Anne, son copain, le Français.

"Vous n'allez pas les compter, mon Commandant ?" dis-je à Edouard.

"Non. Je suppose que le compte y est. En avez-vous assez ?"

"100 000 Francs."

"Très bien. Si vous en voulez davantage, faites-le moi savoir. Restez ici pendant quelques jours. Evitez-le village. Les Français se laissent facilement aller à des bavardages imprudents. Si vous vous mêlez à eux, toute la région saura rapidement qu'un Américain est arrivé et la nouvelle arrivera aux oreilles des Allemands. Restez en civil pour ne pas éveiller la curiosité. Je vois que vous avez d'abord été formé comme instructeur pour les Maquisards, mais il y a du travail plus important à faire. Dans une semaine au plus, je vous enverrai en mission. Pendant ce temps, restez ici, occupez-vous ; vous leur apprendrez ce que vous croyez utile qu'ils sachent. Avez-vous d'autres questions ?"

"Oui mon Commandant. Qu'est-ce que je dois leur enseigner ?"

"Faites comme s'ils ne connaissaient rien, rien du tout."

"Mon Commandant, comment faut-il que je vous appelle ?"

"Appelez-moi Edouard. Je vous ferai savoir quand je changerai de nom."

# LE GANGSTER DE CHICAGO

Il y avait une cinquantaine de maquisards au *Camp Moulin*. Quelques-uns avaient servi dans les rangs de l'armée, mais la plupart n'étaient que de jeunes campagnards affamés, mal habillés, qui avaient trouvé refuge dans les bois, soit pour échapper au camp de travail obligatoire en Allemagne, soit pour venger un membre de leur famille qui avait été torturé ou tué par les Allemands. Le moral était bas. Ils obéissaient aux ordres et faisaient de leur mieux pour apprendre, mais ils n'avaient pas l'esprit de combat. Ils haïssaient l'ennemi, mais ils le craignaient. Le plus grand compliment qu'ils pouvaient faire à un soldat était : "Il n'a pas peur des Boches."

Après le départ d'Edouard, je fis un petit cours sur les explosifs. Sous le regard des hommes, j'ouvris les containers d'explosifs et fis quelques commentaires sur leur utilisation. Certains containers avaient subi des dommages et leur contenu était inutilisable ; nous jetâmes donc les grenades fissurées et les balles bosselées en un tas devant la grange. Un soldat qui passait par là pensa que ce tas ne contenait que des déchets à brûler. Comme c'était lui qui était chargé de cette corvée, il y déposa des emballages, de la paille et du papier pris dans un autre tas, et approcha une allumette. Dès que je vis monter les flammes, je compris le danger et je me mis à crier pour que tout le monde se mette à l'abri. Nous n'avions pas le temps de nous échapper, mais nous pûmes fermer les portes de la grange et nous accroupir dans les coins. Quelques secondes plus tard, nous entendions les grenades et les balles éclater, et des fragments furent catapultés dans tous les sens. Des éclats de shrapnells traversèrent la porte. Les flammes se trouvaient à moins de 3 mètres de la porte et la grange contenait au moins deux tonnes de plastic, de bombes incendiaires, de grenades, de cordon détonant et de détonateurs. Une seule étincelle aurait suffi pour faire disparaître camp et moulin de la surface de la France. J'aurais dû consulter un psychiatre pour avoir été aussi négligent. A l'avenir, je suivrai la règle que m'avait dictée Edouard : "Faites comme s'ils ne connaissaient rien, rien du tout."

Lorsqu'on fait sauter un pont ou qu'on coupe les voies ferrées, il suffit que deux ou trois hommes seulement connaissent les détails techniques concernant les explosifs. La plupart des Maquisards servent de sentinelles, ou sont chargés du transport, ou creusent, pendant que les spécialistes manipulent les charges. Mais chacun des hommes devrait savoir se servir d'un pistolet, d'une mitrailleuse et d'une mitrailleuse légère. Nous nous servions aussi du "Piat", un bazooka anglais. Il avait un recul à vous briser l'épaule. Seule une équipe d'élite s'en servait. A chaque fois qu'un membre de cette équipe atteignait le but, et le mettait en pièce, les autres s'exclamaient "Ooh la la !" et se mettaient à pomper sur le bras du tireur pour le féliciter.

L'amusement atteignit son paroxysme lorsque je leur appris à se servir du Colt calibre 45. Je passai l'après-midi de ma première journée à leur apprendre à le démonter "les yeux fermés", le réassembler et l'essayer, et le lendemain matin je les emmenai au champ de tir. Un container nous servit de cible. Il avait approximativement la hauteur et la largeur d'un homme debout et nous fîmes à la craie une marque sur la zone du ventre. Chacun avait droit à six coups. La façon de procéder était simple. Le soldat s'accroupissait en face de la cible, à une quinzaine de mètres. Il avait à la main un pistolet armé qu'il pointait vers le sol, à quelques centimètres de ses pieds. J'étais derrière lui et je regardais par dessus son épaule. A mon commandement, il courait vers la cible, dans la même position, à la vitesse d'un tigre. Quand je criais "Feu", le soldat lâchait rapidement deux coups. Il devait "pointer" et non pas "viser". Tout de suite après avoir tiré, il courait se cacher puis recommençait, arrivant par la gauche de la cible, et ensuite par la droite. Les Français aimaient cette mise en scène ; elle les excitait au plus haut point. Ils étaient heureux de voir leur propre agilité et leur rapidité et fiers d'apprendre à ne pas être effrayés par ce pistolet massif et bruyant, qu'ils tenaient dans leurs mains, toujours armé, et ils appréciaient mes gestes théâtraux et mes cris. Je leur apprenais ce que Fairbairn, l'instructeur anglais de l'OSS, m'avait appris.

Après que les vingt-cinq élèves furent passés, l'un d'entre eux sortit de l'attroupement et me dit, assez fort pour que tout le monde entende, qu'il serait très heureux de me voir tirer. Serai-je

assez aimable pour leur donner une véritable démonstration sur la façon de procéder pour qu'ils puissent voir *le maître* à l'action et profiter de ce qu'ils allaient voir ? C'était ce que je redoutais. Un instructeur ne devrait jamais entrer en compétition avec ses élèves, parce qu'il s'en trouve toujours un, naturellement doué, qui le rendra ridicule. Je leur répondis donc, et c'était vrai, que mon épaule, luxée dans mon dernier saut en Angleterre, n'était pas complètement remise, et que les muscles de mon bras droit me faisaient encore mal. Mais il insistait, ils insistaient tous. Il ne semblait pas y avoir d'autre moyen d'en sortir. L'un de ces soldats-paysans s'écria : "Tirez avec la main gauche !"

"D'accord," répondis-je, "Je vais tirer avec la main gauche, mais rappelez-vous bien que ceci est une démonstration et non pas un test d'habileté."

"Oui ! Oui !" dirent-ils en chœur en se tapant sur les cuisses d'allégresse.

Je décidai donc de leur donner une bonne représentation et de donner le meilleur de moi-même. Jusqu'au moment où l'un d'entre eux s'était écrié : "Tirez avec la main gauche !" j'avais oublié que j'avais déjà tiré bien plus de mille balles avec la main gauche, quand j'avais le bras droit en écharpe. Je m'étais aperçu que je tirais mieux de la main gauche, parce que mon œil dominant était l'œil gauche. Depuis ce jour là, j'avais toujours épaulé un fusil ou une carabine à gauche, alors que je tirais au pistolet de la main droite.

J'approchai de la cible en rampant et à la course, comme un bison de la pampa, et je lâchai deux coups presque simultanés. Je me précipitai ensuite depuis la gauche en tirant deux autres coups, puis j'arrivai de la droite à toute vitesse et je tirai mes deux dernières balles. Ils se précipitèrent vers la cible pour examiner le score. Les six balles étaient groupées bien comme il faut dans la zone du ventre. Pas un seul d'entre eux n'avait réussi y loger plus de deux balles. Ils restaient rassemblés autour de la cible, surpris et même stupéfiés. Je l'étais tout autant. L'un d'entre eux tourna lentement la tête dans ma direction, et leva le bras pour pointer son index vers moi. Tous les regards suivirent le sien. J'avais l'impression d'être la victime d'une ségrégation. Lentement, il dit : "François est le Gangster de Chicago."

"Ah oui, oui. Ah oui !" Ils applaudirent et coururent me taper dans le dos. C'était mon coup de chance. J'étais accepté. Pour eux, je n'étais plus "François", mais "le Gangster de Chicago". Le bruit se répandit dans les camps du Maquis que l'Américain était un tireur d'élite, un tueur, et certains en vinrent même à croire que j'étais vraiment de Chicago et que j'étais vraiment un gangster. C'était tout bénéfique.

Le soir de mon deuxième jour au "*Camp Moulin*", de bonne heure, Edouard vint me chercher. Il m'emmena en voiture jusqu'aux premières maisons d'un village, Châtelus Malvaleix, puis nous nous faufilâmes dans un verger planté de pêcheurs, et nous entrâmes dans une grande maison, par la porte de derrière, qui était habitée par un riche pharmacien, dont le fils, garçon chétif, était le chef de la résistance civile dans le village.

Nous attendîmes une demi-heure, sirotant du pernod, jusqu'à ce qu'arrivent les chefs de la résistance. Dès leur arrivée, Edouard se mit à esquisser les grandes lignes de la stratégie du Maquis en Creuse. Les troupes alliées qui combattaient encore en Bretagne s'apprêtaient à couper au travers de la partie nord de la France, dans l'espoir d'isoler complètement le Centre et le Sud. Ce même jour, le 15 août 1944, la Septième Armée américaine avait débarqué avec des troupes françaises sur les plages du Sud, entre Marseille et Nice. Les quarante divisions allemandes stationnées dans le centre et dans le Sud, du moins le supposait-on, allaient recevoir l'ordre de partir vers le Nord pour échapper à la Septième Armée, et pour attaquer les colonnes alliées qui, très nombreuses, pénétraient en France depuis la Normandie et la Bretagne. Notre travail consistait à empêcher les Allemands d'attaquer les Alliés au Nord, ou à les empêcher de s'échapper vers l'Allemagne en traversant la France. Le but était de créer le chaos parmi les Allemands en garnison en Creuse, ou qui y passaient. Nous allions leur couper la route en faisant sauter les ponts, en rendant les routes inutilisables, et nous devions tirer sur les Allemands en nous mettant en embuscade dans tous les endroits possibles. Nous ne devions faire aucun prisonnier : ils auraient ralenti la progression de nos opérations. La Septième Armée qui montait du Sud pouvait se charger d'absorber les prisonniers éventuels.

Après qu'Edouard eût dégagé les grandes lignes du plan général de résistance, qu'il résumait ainsi : "*Tuez les Boches*", il me présenta aux chefs de la Résistance. On ne m'avait jamais présenté de manière aussi flatteuse, même si au moins la moitié de ce qu'il dit était faux.

"François, annonça-t-il, est un officier américain récemment parachuté en Creuse pour aider à la libération de la France. C'est l'un des saboteurs les plus adroits d'Amérique. Il a écrit des livres sur la technique du sabotage et de l'embuscade. Il a donné des cours à West-Point, le Saint-Cyr américain. Qu'il soit ici est pour nous une chance extraordinaire. J'aimerais qu'il puisse vous aider tous, mais comme il n'a que deux mains, je vais lui demander de travailler avec le Capitaine Claude et le Lieutenant Jim. François divisera son temps comme il l'entendra entre les deux compagnies de Claude et les deux de Jim. Il aura à sa charge toute la stratégie de ces unités, et il est directement responsable envers moi. Je n'hésiterai pas à effectuer des changements dans les postes de commandement, s'il me le demande, au cas où la plus étroite coopération avec lui ne se ferait pas effectivement."

Ces hommes avaient entendu parler de l'histoire du Gangster de Chicago, et ils étaient prêts à croire n'importe quoi. Mais il y avait une chose qu'ils n'arrivaient pas à comprendre. Edouard leur avait appris que je n'étais que lieutenant, et cependant j'étais un expert renommé. Après cette réunion, deux d'entre eux me demandèrent des explications à ce sujet. Je haussai les épaules. Ils en conclurent que l'Armée américaine était particulièrement avare de promotions.

Je passai la nuit chez le pharmacien. C'était un homme riche et cultivé. Il possédait une baignoire qui ne servait pas à stocker certains produits, et l'eau coulait au robinet.

Le lendemain matin, Claude, Jim et moi, nous nous réunîmes pour discuter des plans à adopter. Grand, les cheveux noirs, Claude approchait la cinquantaine. Il avait un appétit féroce et engouffrait sa nourriture comme s'il faisait un concours avec les autres. Entre les repas, il se cramponnait l'estomac, grimaçait et se plaignait de dyspepsie. Pendant la première guerre mondiale, il avait été simple première classe et dans la deuxième guerre capitaine d'artillerie dans la division de De Gaulle. Dans le civil, il tenait un cabaret parisien. Il était rusé, agressif, sûr de lui, égoïste et toujours prêt à chiper une cigarette. Mais il était soumis à la discipline militaire et il coopéra cordialement avec moi. Il avait deux compagnies, deux cent soixante quinze hommes, des *Forces Françaises de l'Intérieur*. Les FFI étaient fidèles à De Gaulle.

Jim était un jeune homme de vingt-cinq ans, très blond, aux yeux bleus et à la peau très claire. Sa famille venait d'Alsace. Il était généreux, enthousiaste et sociable. Ses hommes n'étaient pas si bien disciplinés que ceux de Claude, mais la camaraderie régnait davantage parmi eux. Avant la guerre, il avait été professeur et il admettait très franchement qu'il n'était pas un bon soldat, mais il aimait qu'on le félicite de bien faire son travail. Il avait le même nombre d'hommes que Claude, deux cent soixante quinze, mais c'étaient des *Francs Tireurs Partisans*. Les FTP recevaient leurs ordres des communistes. Nous discutons rarement sur les défauts et les qualités des FTP et des FFI. A cette époque, je ne me préoccupais pas de savoir s'ils étaient socialistes ou communistes ou libres penseurs ou athées. Les ordres que j'avais reçus d'Edouard étaient de mener ces hommes contre les Allemands.

Notre plan était très simple. Détruire les lignes téléphoniques ne présentait aucun intérêt. De toute façon, la plus grande partie en était déjà détruite ou inutilisable. Nous voulions conserver en état de fonctionnement les quelques lignes qui restaient, car les opérateurs français pouvaient nous passer toutes les informations que les Allemands essaieraient de transmettre par le téléphone. Claude et Jim seraient responsables de la zone située entre Guéret à l'est<sup>5</sup>, Montluçon à l'ouest<sup>6</sup>, La Châtre au nord et Aubusson au sud. Il y avait une ligne de chemin de fer entre Guéret et Montluçon, mais Alexandre et ses hommes avaient récemment arraché les rails. Notre seul souci était d'empêcher les réparations.

L'un des principaux itinéraires que les Allemands devraient emprunter pour fuir le sud de la France allait de Guéret à Montluçon. Les Allemands prenaient les routes de campagne, les petites

---

<sup>5</sup> NDT : [sic]

<sup>6</sup> NDT : [sic]

routes, pour éviter les embuscades. Comme nous n'avions pas un nombre d'hommes suffisant pour assurer vingt-quatre heures sur vingt-quatre la surveillance de ces routes, nous décidâmes de faire sauter les ponts situés sur ces routes et, aidés par les paysans, d'abattre des arbres sur les routes qui n'avaient pas de ponts. En agissant ainsi, nous obligeons les Allemands à utiliser les grandes routes de Guéret à Montluçon. En d'autres termes, nous obligeons les Allemands à se défendre sur le terrain que nous avions choisi, nous. Leur seul but était de fuir, notre seul but était de les enfermer.

Nous devions passer la première semaine à faire sauter des ponts et à abattre des arbres. La deuxième semaine, nous devions simultanément placer et entraîner des équipes pour les embuscades sur les routes où nous avons fait des reconnaissances approfondies. Cela signifiait du travail jour et nuit — du travail pénible — et des centaines de kilomètres à parcourir. Heureusement, nos cinq cent cinquante hommes étaient éparpillés dans onze camps situés sur toute la zone en question.

Jim et Claude désiraient tout deux ardemment que ce soit leur compagnie respective qui fasse sauter le premier pont. Ils y mettaient un point d'honneur, et c'est moi qui devais prendre la décision. Je tirai donc à pile ou face et c'est Jim qui gagna. Nous décidâmes de nous réunir au plus grand des camps de Jim, de prendre avec nous les hommes et le matériel dont nous avons besoin et de faire sauter cette nuit-même le premier pont sur une route secondaire pas loin de Guéret. Claude et son chauffeur suivaient la voiture de Jim. Bébé, le chauffeur de Jim, était fou. Il conduisait toujours l'accélérateur au plancher et il ne ralentissait jamais, même dans les villages. Cinq cents mètres avant de pénétrer dans un village, il appuyait sur le klaxon. Les enfants et les chiens couraient se mettre à l'abri, les mères sortaient en courant pour ramener leurs tout petits à la maison. Les poules, les oies et les canards avaient des réactions moins rapides et on voyait souvent les plumes voler derrière la voiture comme des confettis.

# COMMENT FAIRE SAUTER UN PONT

Faire sauter des ponts, c'est amusant, bien que le but premier soit de vous donner un avantage sur l'ennemi. Notre but était de retarder l'avance des Allemands vers le Nord. Lorsque les Allemands rencontraient des ponts détruits, ils devaient s'arrêter pour les réparer ou alors trouver un moyen de les contourner et dans un cas comme dans l'autre, ils perdaient du temps. Pendant ce temps, les Maquisards tiraient, cachés derrière des arbres ou des rochers, ou des murs de fermes ou de granges, usant de la même méthode que les Américains pendant la guerre d'indépendance avaient utilisée contre les Anglais en uniformes rouges.

Ces combats de guérilla constituent la moins dangereuse des formes de guerre à condition qu'ils se déroulent suivant un plan bien établi. Les Maquisards sont toujours sur l'offensive. Ce sont eux qui décident du moment de l'attaque et de la durée de cette attaque. Bien qu'ils n'aient pas une puissance de feu considérable, ils ont pour eux la rapidité, l'effet de surprise et la mobilité. Dès qu'ils ont terminé leur attaque, ils peuvent courir vers une autre embuscade et recommencer à tirer. L'ennemi commence à penser que les bois et les champs sont pleins de paysans enragés qui en veulent à leur scalp.

Quant à nous, quand nous faisons sauter les ponts en Creuse, notre but n'était pas seulement de ralentir l'avance des Allemands, mais aussi de les obliger à utiliser un petit nombre d'itinéraires où nous avons concentré des embuscades. Généralement, une colonne allemande en marche était guidée par radio par des avions de reconnaissance, pour qu'elle puisse éviter les routes impraticables.

Tous les chefs de Maquis conçoivent des plans chimériques, et c'est ce que je fis, moi aussi : je voyais deux collines très rapprochées et séparées par une profonde vallée. Sur le flanc de l'une de ces collines court une route que l'on peut surveiller très facilement depuis le sommet de cette colline et également depuis l'autre colline. Il y a deux ponts sur cette route, distants d'un kilomètre. Lorsque j'apprends que l'ennemi approche, je place des charges d'explosifs sur ces deux ponts. Lorsque le convoi ennemi se trouve entièrement entre les deux ponts, je fais sauter les deux ponts, immobilisant ainsi le convoi. Deux solutions s'offrent alors aux malheureux : ils peuvent soit sauter dans la vallée et s'écraser contre les rochers, soit grimper le long du flanc à pic de la colline, et ils sont alors anéantis par les mitrailleuses des Maquisards postés au sommet. S'ils restent sur la route, les Maquisards embusqués de l'autre côté les arroseront de plomb et ceux du sommet de la colline leur lanceront des grenades. Inutile de préciser que ce rêve ne devint jamais réalité. Certes, en Creuse on trouve beaucoup de collines, de montagnes, mais les routes et les ponts importants se trouvent sur terrain plat.

En une semaine, n'importe qui peut devenir expert dans l'art de faire sauter des ponts. On peut même, en un après-midi, en apprendre assez pour se déclarer expert, si l'on se trouve loin de chez soi et que personne autour de soi ne connaît les explosifs. Heureusement, les Français qui travaillaient avec moi, contrairement à ce qu'ils pensaient, ne savaient absolument pas comment faire sauter des ponts, alors que moi j'avais reçu une formation d'au moins trois jours – même si j'en avais oublié la plus grande partie. Pour tous ceux qui voudraient entreprendre ce métier, je vais donner quelques indications simples, avec lesquelles les experts ne seront pas d'accord. (ces remarques s'appliquent uniquement aux ponts de béton qui ne mesurent pas plus de cinquante mètres, et qui comportent peu de poutres en acier. Si vous voulez faire sauter un pont en acier, je vous suggère de consulter un ingénieur militaire.)

N'oubliez pas de prendre avec vous des pioches, des masses, et des hommes forts. Creusez trois trous de un mètre à un mètre cinquante de profondeur : un au milieu du pont, les deux autres à chaque extrémité. Par extrémité, j'entends un endroit situé non pas sur le pont lui-même, mais sur les butées qui relient le pont au terrain. La destruction de ces butées rendra plus difficile à l'ennemi la réparation du pont, puisqu'il lui faudra fabriquer de nouveaux supports pour y ancrer ses poutres. Lorsque vous avez creusé ces trous, vous pouvez alors y placer les charges. (entre parenthèses, le mot "charge" se rapporte à l'engin dans sa totalité : l'explosif, le cordon détonant, le détonateur et la

mèche.) Placez d'abord l'explosif lui-même, du nitrate d'ammonium par exemple, dont l'action consiste à "pousser" plutôt qu'à "cisailer". Un explosif qui "cisaille" pénètre comme une balle tandis qu'un explosif qui "pousse" émiette, au contraire. Il se peut que vous ayez à combiner ces deux sortes d'explosifs, au cas où vous voulez en même temps briser une poutre d'acier et détruire du béton. Après avoir placé votre explosif, dont le poids ira d'une douzaine à cent ou cent cinquante kilos, enroulez autour de cet explosif une longueur de cordon détonant et reliez les différentes charges des trois trous avec du cordon détonant. Si vous ne prenez pas la précaution de relier les différentes charges avec cette corde, elles ne partiront probablement pas en même temps, et elles perdront beaucoup de leur efficacité. En effet, lorsqu'une charge explose avant les autres, la deuxième et la troisième seront sûrement à ce point endommagées qu'elles ne partiront pas du tout, ou sinon elles auront perdu énormément de force et leurs actions pourront même se contrarier.

Vous avez donc placé les explosifs dans les trous et vous les avez reliés avec du cordon détonant. Fixez ensuite deux détonateurs au cordon de l'un des trous, ou bien enfouissez ces détonateurs dans l'explosif. A chacun de ces détonateurs, fixez une mèche – c'est la partie qu'on allume pour faire exploser un pétard. Ces deux ficelles, ces mèches, doivent avoir une longueur suffisante pour que, lorsqu'elles auront atteint les détonateurs en brûlant, vous soyez déjà loin, à l'abri. Vous devez donc connaître leur vitesse de combustion. Ne vous occupez pas de la vitesse de combustion des détonateurs, des cordons détonants ou des explosifs. Ils ne brûlent pas à proprement parler, ils explosent dans un grand bruit. La mèche brûle et "allume" le détonateur et les cordons détonants, qui à leur tour "allument" l'explosif. Maintenant que vous avez placé les charges dans leurs trous, remplissez ces trous de terre bien tassée, en y mettant aussi de nombreuses lourdes plaques de bétons et de grosses pierres. Veillez à bien tasser la terre, sinon elle sera soufflée par l'explosion, qui ne servira plus à rien. Ensuite, prenez les deux mèches qui sont reliées aux détonateurs dans l'un des trous. Ce système de "double allumage" vous assure à peu près infailliblement du succès de la mise à feu. Si l'une des mèches se trouve humide ou si pour toute autre raison elle ne brûle pas jusqu'au détonateur, vous avez encore l'autre mèche. Maintenant, allumez les mèches à l'aide d'une allumette. Ne vous précipitez pas, prenez votre temps. Allumez une mèche d'abord, puis l'autre. Assurez-vous qu'elles brûlent bien, avec de petites étincelles. Tournez alors le dos à ces petites fusées qui pétillent si joyeusement, et partez, en marchant. Oui, je dis bien en marchant, insensé que vous êtes. Si vous courez, vous pouvez vous prendre les pieds dans des fils de fer qui traînent et rendre inutilisable votre installation ; vous pouvez trébucher, tomber et vous blesser et il faudra que quelqu'un vienne vous relever, ce qui perdra du temps. Et même, si vous êtes gravement blessé et qu'ils ne puissent pas vous transporter, ils vous laisseront peut-être où vous êtes. C'est pour cela qu'il faut marcher, et seulement marcher, aussi loin que possible. Lorsque vous pensez que vous êtes assez loin, trouvez un gros arbre et abritez-vous derrière, et attendez le grand boum. Lorsque vous entendez ce boum, cramponnez bien le tronc de l'arbre, pour que les pierres qui vont retomber ne vous atteignent pas.

Si le boum ne se produit pas, attendez encore cinq minutes. Vous pouvez alors être sûr que vous avez fait une erreur. Vous avez alors deux solutions. Soit repartir chez vous et oublier "ces foutus engins", soit retourner au pont, déterrer les explosifs et réparer votre erreur, puis essayer à nouveau. Mais si vous entendez un petit pétilllement pendant que vous déterrez les charges, mieux vaut abandonner votre pelle et courir vous abriter derrière les arbres. Vous avez très probablement commis une deuxième erreur.

Notre première mission fut un véritable cauchemar. Lorsque nous étions, Claude, Jim et moi, chez le pharmacien, nous décidâmes de nous attaquer à un pont situé à 8 ou 10 kilomètres de Guéret, juste sous le nez de la garnison allemande. Nous étudiâmes le terrain sur les cartes, mais elles ne donnaient pas assez de détails. Par conséquent, dans l'après-midi, nous prîmes la voiture pour aller jusqu'à un endroit près du pont, puis nous nous avançâmes aussi discrètement que possible pour en examiner la construction. Il n'était pas gardé. Nous partîmes ensuite en voiture, tous les trois, jusqu'au camp de Jim, et il fallut patauger dans la boue pour arriver à la grange de pierre qui lui servait de quartier général.

Jim demanda à son adjudant de rassembler les hommes. Il me présenta et je les inspectai en une revue informelle. La plupart n'avaient pas de chaussures, même si quelques-uns portaient des *sabots* de bois, et leurs habits étaient déchirés et usés jusqu'à la trame. Jim fit un discours enflammé pour les supplier d'être braves, puis leur dit que nous allions faire sauter un pont près de Guéret. "Y-a-t-il des braves qui veulent se porter volontaires ?"

Tous répondirent. Tous voulaient partir pour cette mission, même le cuisinier. Après des plaidoiries éloquentes et des discussions ardentes, vingt-cinq hommes furent finalement choisis. Quatre furent envoyés en éclaireurs avec le matériel, dans un petit camion, pour reconnaître la route. Ils devaient nous retrouver à un point de rendez-vous, à deux ou trois kilomètres du pont. A dix heures du soir, Claude, Jim et moi, ainsi que les vingt-et-un autres hommes, nous entassâmes dans 3 véhicules : l'un était un camion à moitié en panne qui marchait au charbon de bois, l'autre une limousine à gazogène, une épave, et le troisième la Citroën du Maquis avec Bébé, le chauffeur de Jim, au volant. Il y avait beaucoup de cris et de confusion.

Nous quittâmes le camp, des drapeaux français accrochés aux bouchons des radiateurs, les hommes criant, poussant des vivats, faisant des signes, hurlant. Les paysans des environs connaissaient déjà nos plans et étaient là pour nous souhaiter "*bonne chance*". C'était une manifestation patriotique et non une mission secrète. La Citroën était à la tête de la caravane des trois véhicules. "Pourquoi passons-nous devant ?" demandai-je à Jim.

"Parce que nous sommes les chefs. Les chefs passent toujours devant." J'essayai de le persuader que c'était une bien mauvaise tactique que de faire passer les chefs les premiers et de risquer ainsi de se faire tous capturer en même temps si nous rencontrions un convoi allemand. Dans une expédition soigneusement pensée, nous aurions voyagé chacun dans une voiture différente. Il fit donc arrêter les véhicules, tassés l'un derrière l'autre, et rassembla tous les hommes autour de lui, même si seuls les chauffeurs auraient suffi, et ils discutèrent beaucoup. Dix minutes plus tard, nous repartîmes. Les trois chefs étaient encore dans la Citroën, mais cette fois les deux autres véhicules passèrent devant, à trois-cents mètres environ l'une de l'autre, à faible allure et tous feux éteints. A chaque fois qu'elle atteignait un virage, la première voiture devait, en principe, attendre, surveiller la route en avant, et faire signe aux autres voitures que tout allait bien.

Les Maquisards français aimaient faire les choses en "grand style". Il leur fallait toute une mise en scène. Le drapeau tricolore flottait fièrement au bouchon de notre radiateur, un soldat était assis sur le capot de la voiture, un fusil à la main, empêchant le conducteur de voir la route. Ces hommes faisaient de leur mieux pour paraître féroces et redoutables, criant "*A la victoire !*" ou "*Les Américains sont là !*", en me montrant du doigt. Quand on passait près d'une fille, ils demandaient à Bébé de ralentir pour qu'ils puissent essayer d'attraper ses jupons.

Enfin, nous quittâmes les villages pour arriver sur la grande route qui menait au pont. Un peu plus loin, devant nous, dans la nuit, les deux autres voitures et le camion de matériel nous attendaient au point de rendez-vous. C'était une nuit sans lune, et la route était rendue encore plus sombre par les arbres qui la surplombaient. Je scrutai l'obscurité devant nous, mais il était impossible de voir à plus de quinze ou vingt mètres. Bébé accéléra : on roula à soixante kilomètres-heure. J'appelai Jim en lui tapant sur l'épaule pour lui dire : "Bébé va trop vite. Demandez-lui de ralentir."

"Bébé est le meilleur conducteur de France," répondit Jim. "J'ai une confiance absolue en lui." Et il donna de petites tapes dans le dos de Bébé qui témoignait son assentiment en hochant la tête.

La voiture se mit subitement à faire des écarts. Comme j'étais assis sur la banquette arrière, entre Claude et Jim, nous nous donnâmes le bras pour amortir le choc éventuel. Les freins hurlaient et je sentais l'odeur des pneus qui brûlaient. Bébé ne semblait plus être maître du véhicule. Une voiture apparut tout à coup juste devant nous. Notre voiture fit un écart à droite, tomba dans le fossé, en sortit d'un bond et retomba sur la route, manquant de peu une autre voiture qui était arrêtée ; une embardée nous envoya dans le fossé de gauche puis à nouveau sur la route. La voiture s'arrêta brusquement. Nous étions à l'endroit du rendez-vous. Jim, en proie à une gaieté qui tenait de la folie, donna de petites tapes dans le dos de Bébé et s'écria : "Qu'est-ce que je vous disais, François ? Bébé est le meilleur chauffeur du monde."

Tout le monde voulait être sur le pont pour aider au dynamitage. Personne ne voulait être sentinelle. Jim réussit finalement à en persuader quelques uns de patrouiller autour du pont. Un garçon de dix-huit ans nous accompagnait. Il s'appelait Michel et, Jim me l'assura, il était expert en explosifs. Michel décida de creuser deux trous en plein milieu du pont. Je suggérai d'en creuser trois, un au milieu et les deux autres derrière les butées. Il me répondit qu'il savait ce qu'il fallait faire. Lorsque les deux trous furent creusés, il y fit placer les explosifs, les mèches enroulées autour, les détonateurs placés – à juste titre – de telle façon qu'ils relient les mèches et les explosifs. Mais pour chaque trou, il utilisait des mèches et des détonateurs différents. "Michel, tu devrais peut-être mettre deux séries de mèches et de détonateurs dans chacun des trous et relier l'autre trou avec le cordon pour que les deux charges partent en même temps."

"Non," répondit-il. "Une seule mèche et un seul détonateur dans chaque trou suffisent largement."

"C'est faux. En plus, tu devrais utiliser le cordon pour relier les charges."

"Le cordon détonant ne marche pas. Je le sais, j'ai essayé cet après-midi d'en faire brûler, et ça ne brûle même pas."

Le cordon détonant est un explosif. On ne peut pas le faire brûler avec une simple allumette. Il faut beaucoup plus de chaleur. Mais quand il explose, il brûle à six mille mètres par seconde environ. S'il avait réussi, il se serait tué. J'essayai de le lui expliquer, mais il ne voulait pas en démordre.

"J'ai lu tous les renseignements là-dessus dans un livre qu'ils m'ont envoyé de Londres."

Lorsque Michel eut placé les charges, Jim rappela tous les hommes qui étaient en sentinelle et il leur dit de partir plus loin sur la route. Bébé démarra la voiture et nous y montâmes tous, sauf Michel qui allait allumer les mèches. Je l'observais. Ces mèches lui donnaient un délai de cinq minutes. Il saisit une des mèches et approcha l'allumette. Je ne vis pas d'étincelles, mais il la lâcha et prit la deuxième mèche. Il craqua l'allumette. Celle-ci s'alluma. Il courut comme un fou vers la voiture et grimpa sur le marchepied. Bébé accéléra et la voiture fila sur la route. Elle s'arrêta un kilomètre plus loin. Nous nous précipitâmes dehors pour nous cacher derrière les arbres.

Trois minutes passèrent, quatre, cinq. "Ça va sauter d'un moment à l'autre maintenant," dit Michel. Dix minutes passèrent et Jim se tourna vers moi : "Qu'est-il arrivé d'après vous, François ?"

"Je ne pense pas que les charges d'explosifs partiront maintenant," répondis-je.

"Est-ce qu'on rentre " demanda Jim.

"Non," dis-je, "Il faut retourner et arranger les explosifs."

Les hommes de Jim s'étaient rassemblés autour de nous et criaient pour qu'on retourne au pont. C'était excitant, c'était dangereux. Et donc nous retournâmes au pont, et je me mis à examiner les mèches. L'une s'était allumée mais elle avait été coupée par une pierre. L'autre ne s'était même pas allumée. J'installai le système de "double allumage" et j'utilisai le cordon détonant pour relier la charge du premier trou à celle du deuxième. Nous décidâmes que je compterais "*Un, deux, trois*" et alors Michel et moi allumerions chacun une mèche au même moment et qu'ensuite nous partirions, sans courir, vers la voiture.

Comme la première fois, Jim rappela les sentinelles et les envoya plus loin sur la route. Bébé amena la voiture tout près du pont et resta là, le moteur tournant. Les hommes dans la voiture avaient les yeux fixés sur Michel et sur moi. "*Un, deux, trois,*" dis-je. Il craqua son allumette et courut vers la voiture. Il me fallut craquer deux allumettes avant d'allumer ma mèche. Je ramassai alors celle de Michel : elle n'était pas allumée. Il me fallut donc l'allumer. Pendant ce temps, Jim, Michel et Bébé et les deux gardes dans la voiture me suppliaient de me dépêcher : "*François, vite, vite, allons François !*" Avant que je puisse fermer la portière, la voiture démarrait comme un cheval éperonné ; il nous restait pourtant encore trois minutes. Nous nous arrêtâmes pour nous mettre à l'abri sous les arbres, à cinq cents mètres du pont. Les explosions se produisirent au moment prévu. Quelques secondes après, des mottes de terre et des cailloux pleuvaient au travers des branches. Dès que cette pluie fut terminée, tout le monde se précipita vers le pont, à pied ou en voiture.

"Pourquoi retournons-nous au pont ?" demandai-je à Jim.

"Pour voir les dégâts."

"Mais nous ne pouvons plus rien y faire. Plus tard, nous pourrions revenir tranquillement pour examiner le pont. Les Allemands sont peut-être déjà en train d'arriver."

"Mes hommes seront déçus s'ils ne voient pas le pont maintenant." répondit Jim.

Le pont était entièrement détruit. Apparemment, les deux charges avaient explosé en même temps. Des débris barraient déjà le lit de la rivière et menaçaient d'en faire un lac. Mais les butées du pont étaient encore debout. Les Maquisards criaient et sautaient de joie. "*Très magnifique !*" s'écriaient-ils. Ils se bousculaient autour de Michel pour lui serrer la main. Nous rejoignîmes bientôt les voitures au pas de course. Les soldats chantaient triomphalement. Nous fîmes halte dans une ferme au milieu des collines. Un ami de Jim nous avait préparé un festin en l'honneur de notre premier pont. Je n'avais pas vu autant de nourriture et de vin depuis mon départ des Etats-Unis : des mottes de beurre, des jambons entiers, d'immenses fromages ronds, des bouteilles de vin rouge. Des essaims de mouches bourdonnaient dans la cuisine mais personne ne semblait s'en préoccuper.

La fête dura jusqu'à quatre heures du matin. Comme nous retournions vers le camp, un lapin effrayé se mit à courir devant la voiture. Bébé, poussé par Jim, alluma les phares pour le poursuivre. Le lapin plongea dans les fourrés. Bébé ralentit, dégaina son pistolet et tira quelques balles dans sa direction.

Dans les semaines suivantes, nous fîmes sauter bon nombre de ponts stratégiques. Certains Maquisards ronchonnaient parce qu'on les avait laissés à l'écart. Ils reçurent donc l'ordre de faire sauter quelques ponts sans importance, à condition qu'ils demandent aux paysans d'abattre des arbres pour barrer les grandes routes. C'est ainsi que de nombreuses routes importantes furent bloquées, au prix d'une demi-douzaine de ponts inutiles. Londres finit par envoyer des ordres nous interdisant de faire sauter d'autres ponts sans sa permission.

# EN PLACE

Lorsque nous eûmes détruit tous les ponts stratégiques de notre région, nous nous mîmes à tendre des embuscades. Jim, Claude et moi parcourions la région dans la Citroën, Bébé au volant, à la recherche d'endroits propices pour tendre des embuscades. De tels endroits ne se trouvaient pas facilement car, très souvent, les Allemands avaient mis le feu aux arbres et aux fourrés au bord des routes, afin précisément d'empêcher les Maquisards de tendre des embuscades.

J'étais reconnaissant à mes instructeurs de Pemberley de m'avoir endurci pieds et jambes par de longues marches en terrain difficile. En effet, pour découvrir des endroits propices aux embuscades, il nous fallait couvrir à pied de 15 à 30 km par jour au travers de champs, de marécages, de bois et de terrains rocaillieux. Mes vêtements civils n'étaient pas faits pour un tel traitement. Les graines de bardane se collaient sur mon pantalon trop large, les ronces déchiraient ma chemise trop fine ; mes chaussures trop basses étaient tout le temps trempées et ne séchaient jamais. Edouard m'avait dit de ne pas me montrer devant les civils français, mais il me semblait que maintenant tous les Creusois avaient entendu parler de moi. Le bruit courait même qu'une section entière de soldats américains était arrivée. Si j'étais pris par les Allemands, mon mauvais français me trahirait immédiatement. Je serais fusillé comme espion, que je sois en civil ou en tenue militaire. Par conséquent, pourquoi rester trempé, pourquoi continuer à avoir froid, à avoir mal aux pieds ? Je jetai donc ce qui restait encore de mes vêtements civils et je me mis à porter la tenue de parachutiste : les bottes, la veste et le pantalon.

Il faut de bonnes jambes, un œil aiguisé et aussi une paire de jumelles pour choisir de bons endroits pour les embuscades. Je me posais toujours cette question : "De cet endroit particulier, quelles pertes pourrons-nous infliger aux Allemands, et dans quelle mesure peuvent-ils riposter ?" Tantôt nous dressions une embuscade derrière des rochers ou des éboulis, tantôt à un croisement, un tournant ou en haut d'une côte, là où les bois touchent la route. Nous essayions d'éviter de choisir toujours les mêmes types d'endroits, ce qui nous aurait trahis. Chaque emplacement devait offrir une vue parfaite de la route, et cependant il ne devait pas se repérer facilement depuis la route. Il devait être camouflé, protégé contre le tir de l'ennemi et d'un accès difficile de tous les côtés. Il devait y avoir un chemin pour s'échapper qui ne puisse être facilement découvert et suivi par l'ennemi.

La conduite de Bébé était pour moi une épreuve toujours répétée. Je n'arrêtais pas de lui demander de conduire plus doucement ; sur quoi il ralentissait : de 90 km/h nous passions à 60. A cette allure, impossible de découvrir les endroits propices. A la fin, il se mettait en colère, ne me parlait plus et ne m'offrait plus de vin de sa bouteille. Lorsqu'il était en colère, il m'obéissait beaucoup mieux.

Les équipes qui devaient se mettre en embuscade devaient toujours être entraînées, et l'entraînement se situait en grande partie sur le plan psychologique. Les Français avaient succombé à la propagande de l'invincibilité allemande. On disait très souvent, par exemple, que les Allemands avaient découvert une pastille qui permettait de transformer l'eau en essence. Plus d'un m'affirma qu'il avait vu, de ses yeux vu, des Allemands faire le plein avec de l'eau aux stations services. L'officier laissait alors tomber avec précaution une petite pastille dans chaque réservoir, et le convoi repartait. Il nous fallait tourner en ridicule ces déclarations allemandes, répéter sans cesse à nos hommes que c'était eux qui avaient l'avantage, choisir les membres d'une équipe pour qu'ils puissent faire un travail collectif efficace, répondre honnêtement à leurs questions et leur faire répéter leur rôle tous les jours.

Chacun recevait des instructions précises : "Ne tire que 50 balles avec la Sten", "Ne lance que trois grenades", "Tire sur le chauffeur d'abord, sur le camion ensuite". Des hommes qui partent en embuscade doivent être entraînés jusqu'à ce que leur comportement devienne automatique. S'ils doivent penser par eux-mêmes, ils perdront la tête : ils pourront par exemple attaquer au mauvais moment, ou bien ne pas attaquer du tout, ou bien jeter leurs armes et s'enfuir.

Il y avait différents types d'équipes destinées aux embuscades. Celle qui utilisait la grenade Gamon était généralement postée en haut d'une côte ou sur un talus qui surplombe la route. La

grenade Gamon est un engin particulièrement efficace dans la guerre d'embuscade. La grenade défensive, à fragmentation, très employée par les soldats anglais et américains, n'explose qu'au bout de 4 secondes. Ce temps de répit permet parfois à l'ennemi de la ramasser et de la relancer. C'est pourquoi, chaque fois que nous étions obligés d'utiliser cette grenade, nous disions à nos hommes de dire "201, 202" avant de la lancer. Mais, même lorsqu'on prend cette précaution, d'ailleurs incertaine, la grenade défensive n'est pas particulièrement efficace, à moins qu'elle ne tombe juste au milieu d'un groupe. Dans les convois, les soldats sont généralement à l'abri dans les camions, les voitures ou les tanks. Si vous lancez une grenade défensive contre un camion, elle rebondira, tombera sur la route, explosera et, en mettant les choses au mieux, ne fera que percer un pneu, endommager le moteur, ou peut-être blesser quelques-uns des occupants. Elle ne causera pas de ravages.

La grenade Gamon est beaucoup plus utile. Elle a la forme d'une poire. Elle est faite d'explosif, du plastic, modelé autour d'un détonateur et d'une mèche, et maintenu par une "jupe" de tissu noir. On peut la fabriquer de n'importe quelle taille. Si l'on veut tuer des hommes ou détruire du matériel, on ajoute des clous et des petits morceaux de métal dans le plastic. Avant de lancer cette grenade, il faut lâcher un ressort, et bien faire attention de ne rien toucher avec la grenade ; elle explose en effet au moindre contact et lorsqu'on la lance il faut s'assurer qu'elle ne touchera pas la moindre brindille. Lorsqu'une de ces grenades atteint un camion sur le flanc, le camion et ses occupants sont perdus. La grenade explose avec un grand bruit qui s'éteint tout à coup, laissant un silence impressionnant, rompu seulement par le bruit des débris qui retombent. Dans toutes les embuscades, les équipes qui utilisent cette grenade obtiennent toujours les meilleurs résultats. Ces résultats sont visibles, assurés, définitifs.

Nous avions aussi des équipes qui utilisaient les carabines, d'autres les mitrailleuses, d'autres les bazookas et les "Piat" et des équipes qui utilisaient plusieurs de ces armes. Ces équipes comprenaient généralement trois hommes : il pouvait y avoir par exemple deux lanceurs de grenades et un tireur à la carabine, ou bien deux mitrailleurs (un opérateur et un assistant) et un tireur à la carabine, ou bien deux hommes avec un bazooka ou un "Piat" (un qui tire, un qui charge) et un tireur, ou bien enfin ils pouvaient être tireurs tous les trois. Il devait toujours y avoir un tireur pour le cas où l'équipe serait surprise par l'ennemi et devrait fuir. Le tireur était alors le dernier à partir pour couvrir la retraite des autres.

Il me fallait sans cesse rappeler à ces Français trop sociables qu'il ne servait à rien de tendre une embuscade si tout le monde était au courant. Lorsqu'ils étaient fatigués d'attendre, nos hommes ne pouvaient s'empêcher d'aller se promener sur la route et d'engager la conversation avec un passant. Un Français était incapable d'imaginer que ceux qui parlaient français ou qui avaient l'air français pouvaient très bien être des espions. Il ne leur venait jamais à l'esprit que, même s'il n'était pas un espion, le passant pouvait très bien, sans le faire exprès, "donner" le lieu de l'embuscade à quelqu'un qui, lui, était vraiment un espion.

Je me rendis vite compte que l'arme à tout faire la mieux adaptée au Maquis creusois était la carabine américaine. Elle a une portée effective d'au moins deux cents mètres et en plus elle est légère et très maniable. Le modèle à crosse basculante, plus particulièrement, est une véritable merveille : on peut replier la crosse et s'en servir comme d'un pistolet, en tirant par exemple depuis la vitre ouverte d'une voiture en marche. Peut-être que dans les Alpes, et à coup sûr dans certaines parties de la Chine, où les tirs d'embuscades doivent avoir une plus grande portée, le M 1 américain ou le Bren anglais ou le Browning automatique américain sont mieux adaptés. La Sten anglaise, qui a une portée inférieure à 200 mètres et qui s'enraye si facilement, n'était parfois pas plus utile qu'un pistolet à air comprimé.

Pendant que nous placions et entraîinions nos hommes, des groupes de Maquisards voisins vinrent nous importuner : ils nous demandaient de nous joindre à eux pour attaquer une garnison de 300 Allemands à Montluçon. Jim était tenté de dire oui, mais Claude et moi réussîmes à l'en dissuader. L'autre groupe essaya donc seul. Ils entourèrent la garnison avec plusieurs centaines d'hommes et ordonnèrent aux Allemands de se rendre.

Les Allemands sortirent du camp sans se faire voir et une fois dans les champs voisins,

entourèrent à leur tour les assiégeants. Comme ils étaient plus doués pour ce type de combats d'infanterie, ils battirent totalement les Français. Jim assista aux funérailles.

Dans ces combats de guérilla, on ne peut pas engager des batailles rangées qui exigent un grand nombre d'hommes bien entraînés et lourdement équipés. Les Maquisards du pays sont généralement mal entraînés pour la guerre régulière, n'ont qu'une petite quantité d'armes et ne peuvent pas se permettre de perdre des hommes ou du matériel. Nous préférons laisser les Allemands tranquilles tant qu'ils restaient dans leurs villes de garnison mais dès qu'ils sortaient sur les routes, c'est nous qui imposons la façon dont se déroulerait le combat. Nous avons l'avantage de pouvoir les voir, alors qu'ils ne pouvaient que supposer où nous étions.

Au cours de nos recherches de lieux d'embuscades, nous allâmes, Claude et moi, nous recueillir sur la tombe d'un espion américain. Il était sur la route avec son chauffeur et son opérateur radio, une jeune Française qui avait été envoyée de Londres en même temps que lui. En prenant un tournant à vive allure, ils se trouvèrent nez à nez avec un camion allemand en stationnement. Le chauffeur n'eut pas le temps de réfléchir, et, au lieu d'accélérer dans l'espoir de passer, il s'arrêta pour essayer de faire demi-tour. Evidemment, les Allemands ouvrirent le feu. Lorsqu'ils s'approchèrent, ils trouvèrent le chauffeur mort et l'Américain gisant sur l'accotement, blessé. Il leva les yeux vers les Allemands et dit en anglais : "Je suis Américain." Les Allemands tirèrent sur lui cinquante balles de mitraillette, sectionnant son corps. La jeune fille, qui n'était pas blessée, fut faite prisonnière et interrogée avec les tortures habituelles. Elle n'avoua jamais qu'elle savait que l'Américain était un espion et proclama qu'elle n'était que sa maîtresse. Elle fut finalement relâchée.

Quelques jours plus tard, nous nous aperçûmes que la même chose pouvait très bien nous arriver. L'une de nos camionnettes, avec à bord deux hommes et le conducteur, partait vers le lieu de l'embuscade. Ils roulaient vite et ne s'étaient pas préoccupés de reconnaître la route auparavant. Eux aussi tombèrent sur les Allemands – trois camions dans un tournant. Comme les camions barraient totalement la route, nos hommes n'avaient pas le choix : ils sautèrent de la camionnette pour se cacher dans les bois au bord de la route. Les Allemands ouvrirent le feu. Stupidement nos hommes répondirent, trahissant ainsi leurs positions. L'un d'eux fut tué et le chauffeur blessé à la cuisse, et notre camionnette, dont nous avons tant besoin, fut détruite dans les flammes. D'après le chauffeur, ils avaient accompli un merveilleux exploit : avec des carabines, ils avaient endommagé au moins deux des camions de l'ennemi et tué une demi-douzaine d'Allemands. Moi, je trouvais que nous avions perdu et non pas gagné, car notre camionnette avait pour nous plus de valeur que cent camions pour les Allemands. Mais j'avais tort. Les survivants n'étaient plus de simples soldats du Maquis, mais des guerriers, des héros. On les montrait fièrement du doigt : c'étaient les hommes qui avaient tué ces Boches qu'on haïssait tellement. Ils avaient versé le sang. A ma grande surprise, le moral s'en trouva relevé. Cette opération s'était déroulée, par un hasard tristement ironique, assez près de la tombe de l'espion américain.

Le butin commença à faire son apparition dans les camps, et les hommes s'en trouvèrent mieux habillés et mieux nourris. Certains avaient des bottes ou des chaussures allemandes et donnèrent leurs sabots de bois à des camarades moins fortunés. D'autres avaient les poches remplies de Francs pris aux Allemands. Quelques-uns portaient des ceintures ou des montres d'officiers allemands, ou bien fumaient des pipes, malgré mes avertissements de ne pas trop s'habiller comme des Allemands. Les hommes de Claude eurent plus de chance que ceux de Jim. Ils capturèrent un gros camion, deux petits, deux cents fusils et de nombreux pistolets. On trouvait de plus en plus de grenades allemandes : c'était de longues grenades à manche de bois que les Maquisards portaient à la ceinture, même s'ils n'avaient aucune idée de la façon de s'en servir. Contrairement aux ordres reçus, ils firent des prisonniers. Nous n'avions pas de place pour les garder et nous avons toujours peur qu'ils ne s'échappent et révèlent nos cachettes aux Allemands. Quelques uns de ces prisonniers, ceux en qui nous avons le plus confiance, nous servirent à table et aidèrent à la cuisine.

Un jour, tard dans l'après-midi, l'un des hommes de Claude fit entrer dix Russes dans notre camp. Ils nous dirent tous les dix qu'ils avaient été capturés à Stalingrad et qu'on les avait enrôlés de force dans les troupes d'une garnison allemande ; l'un d'eux nous dit même qu'il avait été capitaine

dans l'Armée Rouge. Bien sûr, ils jurèrent qu'ils n'avaient jamais tué un seul Maquisard. Ils étaient bien habillés : ils portaient de beaux uniformes allemands et de belles bottes de cuir noir. Ils avaient aussi beaucoup de tabac et de chocolat.

Que pouvions-nous en faire ? A Londres, j'avais entendu dire que les soldats de l'Armée Rouge qui avaient été faits prisonniers étaient considérés comme déserteurs et qu'on les fusillait s'ils retournaient en Russie. Claude avait l'esprit pratique. La route qui menait au camp était boueuse, pleine de nids de poules ; il envoya donc les Russes l'empiercer. Ensuite, il leur trouva d'autres travaux : couper du bois pour le feu, traîner le matériel lourd. Ils ne dirent rien lorsqu'on leur fit faire ces tâches pénibles, mais ils se plaignirent lorsqu'on leur prit leur tabac, leur chocolat et leurs bottes pour les distribuer aux Maquisards qui les avaient gagnés au jeu. Claude les pria de rester tranquilles, s'ils ne voulaient pas le voir perdre patience. Ces lourds soldats russes ne parvenaient pas à comprendre ce Français jovial et ils devinrent hargneux, mais ils ne nous causèrent jamais d'ennuis. Ils ne demandèrent jamais à retourner en Russie. Au contraire ils voulurent devenir citoyens français et travailler dans les fermes.

Les prisonniers nous apprirent une intéressante tactique allemande. Selon eux, les troupes d'occupation de la France étaient formées à 40 %, de Russes, d'Italiens, de Tchèques, de Polonais et d'autres prisonniers que l'on forçait à combattre aux côtés des Allemands. Les Français ne le savaient pas, car ces enrôlés de force n'avaient pas le droit de se mêler à eux. Ces soldats avaient toujours un commandant de compagnie allemand qui parlait leur langue. Quand les Allemands empruntaient une route où ils risquaient de rencontrer des embuscades de Maquisards, ils lâchaient une douzaine d'hommes pris dans ces troupes étrangères tous les trois ou quatre kilomètres, avec l'ordre de patrouiller dans les bois, en éclaireurs. Chaque homme recevait un fusil et des rations pour un jour. Aucun Allemand ne les accompagnait. Les Russes pensaient qu'on les avait abandonnés dans les bois pour qu'ils se fassent tuer par les Maquisards. Ils avaient donc immédiatement crié "Camarade" et s'étaient rendus aux Français. Les Allemands savaient, bien sûr, que ces patrouilles d'étrangers se rendraient au premier Français rencontré. En fait, leur but était d'amener les Maquisards à révéler leurs positions par leurs tirs, ou de les occuper avec ces prisonniers pendant que le convoi passerait.

## EMBUSCADE AU PONT DE LA FARGE<sup>7</sup>

Cela faisait maintenant dix jours que j'étais au camp du Maquis. Nous ne faisons plus sauter de ponts. Avec succès, nous avons tendu plusieurs embuscades à des camions allemands, mais jamais nous n'avons eu l'occasion de monter un grand coup. Mais, le 23 août, à 8 h du matin, le téléphone sonna au QG de Jim. Il y répondit, et on sentait l'agitation dans sa voix. Puis il se tourna vers moi. Son visage était rouge. "2 000 Allemands vont quitter Guéret ce matin pour Montluçon. Des camions surtout et des tanks légers." Notre grande chance était là.

Malheureusement, nos hommes étaient en grande partie déjà éparpillés, soit en patrouille, soit en embuscade, et deux équipes seulement avaient été envoyées ce matin sur la Route Nationale 145, grande route qui allait de Guéret à Montluçon. Les Allemands étaient obligés d'emprunter cette route, car, sur tous les autres itinéraires possibles, les ponts étaient coupés et des arbres barraient le passage. A mi-chemin entre Guéret et Montluçon, sur la Route Nationale 145, il y avait un carrefour appelé *Pont de la Farge*, où un petit pont traversait une petite rivière. Nous allions faire sauter le pont avant que les Allemands n'arrivent. Certes, Londres nous avait interdit de faire sauter d'autres ponts, mais nous savions qu'ils ne se plaindraient pas si nous arrivions à monter ce coup, et à réussir. Le Pont de la Farge était un terrain très propice aux embuscades : il y avait une petite maison en béton près du pont, des murettes de pierre sèche, des arbres au feuillage épais. Mon cœur battait, mais j'essayais d'avoir l'air calme.

"Qu'allons-nous faire ?" demandai-je à Jim.

"Rassemblez tous les hommes et toutes les voitures que vous trouverez. Faites aussi rassembler tous les explosifs. Nous allons faire sauter le pont et nous nous mettrons en embuscade. Vous et moi, nous partirons avec quelques hommes, lorsque vous aurez donné les ordres. Les autres nous retrouveront là-bas, mais ils devront faire attention en arrivant près de la route. Les Allemands pourraient avoir envoyé des éclaireurs. Dites aux hommes de se presser et d'emporter leurs armes. Si quelque chose ne va pas, dites-leur de nous retrouver à Beaupêche."

Pendant que Jim transmettait les ordres, le branlebas commença. Les lieutenants s'interpellaient à grands cris. Les hommes s'affairaient. Tous voulaient venir. Le cuisinier et ses aides lançaient dans les camions des pains énormes et de gros morceaux de viande froide et des bouteilles de vin rouge, puis ils saisissaient leur fusil et partaient rejoindre les autres. Cette fois ils étaient tous les bienvenus.

Dès que Jim et moi atteignîmes le Pont de la Farge avec un groupe d'hommes, nous postâmes des gardes à un kilomètre du pont, de chaque côté. Ils avaient des ordres précis : "Réquisitionnez toutes les voitures et tous les camions que vous pourrez. Fouillez soigneusement tous les piétons et tous les cyclistes. Si vous avez le moindre soupçon, si vous pensez que vous avez affaire à un espion, arrêtez-le. Personne ne doit emprunter cette route. Dites aux gens de trouver une autre route pour contourner le pont. Tirez sur tous ceux qui discuteront ou qui vous provoqueront. Mais il suffira de dire 'Eloignez-vous de cette route, les Allemands arrivent', et il n'y aura aucune difficulté. Demandez à tous les voyageurs qui viennent de Guéret des renseignements sur les Allemands. Essayez de savoir ce qu'ils ont comme matériel, comme armement et comment ils ont organisé le convoi. Faites surtout attention aux Miliciens, il se peut que les Allemands les envoient devant comme espions." Ces Miliciens, la police de sécurité française, étaient aussi dangereux que les Allemands et encore plus haïs. Comme précaution supplémentaire, nous envoyâmes aussi quelques patrouilles dans un rayon de 500 mètres autour du pont.

Il y avait deux ou trois maisons près du pont. Nous fîmes sortir les gens, effrayés, de leurs maisons, en leur disant que les Allemands arrivaient, brûlant, pillant et volant. Tout près du pont, du côté de Guéret, une petite route qui partait de Beaupêche rejoignait la 145. Sur cette route, à une trentaine de mètres de la grande route, nous abattîmes un arbre d'une cinquantaine de centimètres de diamètre et nous arrê tâmes nos voitures à un kilomètre du croisement, du côté de Beaupêche.

---

<sup>7</sup> NDT : Dans l'édition américaine du livre de W. J. MORGAN, il écrit "Pont de la Farge".

Cette barricade réussissait à la fois à masquer notre embuscade et à protéger notre retraite par la suite.

A quatre reprises au cours de la matinée, un avion de reconnaissance allemand passa au-dessus de la route. A chaque fois nous nous précipitions dans des cachettes.

Vers 11 heures, nous commençâmes à nous demander si nous pourrions jamais être prêts à temps. Juste avant midi, Jim vint me dire : "Nous avons un déjeuner à midi."

"Et qu'est-ce que cela peut faire ?"

"Mais l'autre jour j'ai invité Lucile et Lorraine à venir déjeuner au camp avec nous. Je l'ai fait en votre nom aussi."

"Vous êtes fou," répondis-je, très en colère. "Vous n'aviez pas le droit d'inviter quelqu'un en mon nom et sans ma permission. Et en plus, qui va s'occuper de la radio si ces filles viennent déjeuner avec nous. A cause de vous, je vais avoir des ennuis avec Edouard."

"Vous ne voulez vraiment pas venir à ce déjeuner ?" supplia-t-il.

"Bien sûr que non !"

"Mais Lucile va être très déçue."

"Je m'en moque. Ce n'est pas le moment de parler de déjeuner et de filles quand les Allemands arrivent. Lucile le comprendra très bien."

"Mais il n'y aura personne au camp pour les recevoir."

Il voulait que je le laisse partir. Dans une telle humeur, il n'était d'aucune utilité. Pendant une bonne partie de la matinée, il était resté les bras ballants pendant que je dirigeais ses hommes. Il était inutile de discuter plus longtemps avec lui, et je le laissai partir.

"Je reviendrai dès que possible," dit-il tout joyeux au moment où il partait, conduit par Bébé.

Nous n'avions pas assez d'explosifs : pas de dynamite, pas de nitrate d'ammonium. Nous n'avions qu'une petite quantité de plastic et huit mines antichars. Nous n'avions pas le temps d'envoyer quelqu'un chercher d'autres explosifs dans les camps trop éloignés. Nous avons besoin de tous les hommes. Sur le pont, nous creusâmes des trous en travers de la route, déposâmes les mines dans ces trous avec du plastic modelé autour et connectâmes toutes les charges avec du cordon détonant. Ce n'était pas très satisfaisant, mais nous ne pouvions pas faire mieux.

Fallait-il faire sauter le pont avant que les Allemands n'arrivent, ou valait-il mieux attendre que leurs tanks et leurs camions fassent sauter les mines ? Cette seconde idée me tentait, mais il se pouvait que les mines n'exploient pas, ou bien les dégâts pouvaient ne pas être assez importants pour arrêter la colonne. Si nous faisons sauter le pont avant, il fallait le faire alors qu'ils étaient encore trop loin pour associer le bruit de l'explosion avec l'idée du pont. Si seulement nous avions eu un système de détonateur électrique, nous aurions pu faire sauter le pont exactement au moment où ils passeraient.

Vers quatre heures, Jim revint. Il s'attendait à ce que tout soit terminé. Mais les Allemands n'arrivaient pas vite. Ils avaient probablement eu des ennuis avec d'autres équipes en embuscade. On entendait sans cesse des tirs de mortier ou d'artillerie au loin. Ils n'avancent pas, ils rampent ! L'après-midi passa. Pas d'Allemands. Pourtant Guéret était à moins de 30 kilomètres. S'ils étaient partis à 9 heures, en roulant à une allure normale, ils auraient dû être au pont de la Farge à 11 heures au plus tard. Ils avaient peut-être envoyé des patrouilles de reconnaissance dans les bois, ce qui les obligerait à avancer au pas.

A 7 heures, au moment où le soleil allait se coucher, nous fîmes sauter le pont. Des cailloux et des blocs de pierres furent projetés à des centaines de mètres, mais le pont ne fut que partiellement détruit. Les camions ne pourraient pas traverser, mais les piétons et les cyclistes pourraient passer sur une sorte de corniche qui restait sur le côté, et les tanks pourraient très bien descendre dans le trou, remonter de l'autre côté et continuer leur route. Les hommes travaillèrent furieusement à creuser et agrandir ce trou et à abattre cette corniche, à coups de pioches et de pelles. Une fois ce travail terminé, même un tank aurait eu énormément de difficultés à traverser.

Jim et moi inspectâmes nos positions d'embuscade. Certains Maquisards étaient effrayés par les bruits des mortiers allemands.

Je leur expliquai qu'ils n'avaient rien à craindre, parce que c'était eux qui avaient tous les

avantages. "Comment les Allemands pourraient-ils vous atteindre avec leurs tirs de mortier alors qu'ils ne savent même pas où vous êtes ? Vous ne tirerez que quelques instants. Le temps que les Allemands ajustent le tir, vous serez déjà loin. Rappelez-vous : les Boches fuient hors de France. C'est peut-être votre dernière chance de les tuer." Après les avoir rassurés, je leur donnai mes derniers ordres.

"N'ouvrez pas le feu avant d'entendre ma Sten, près du pont. Je tirerai une longue rafale et deux courtes quand le convoi se sera arrêté. Quand vous entendrez mon signal, tirez ou lancez les grenades dans les cabines des voitures et des camions. Comme cela, vous aurez plus de chance de tuer les chauffeurs et les officiers. Nous nous retrouverons à Beaupêche après l'embuscade." Je leur fis répéter ces instructions. Ensuite, je les avertis que, le lendemain, j'inspecterais les postes et que je compterais les douilles vides pour savoir si quelqu'un avait désobéi à mes ordres. Ceux qui jetaient leurs armes avaient tout intérêt à ne pas rentrer du tout.

J'avais placé un lanceur de grenades, petit homme minuscule, à 20 mètres de la route. Je le retrouvai dans le fossé, juste au bord de la route. Il devait lancer quatre grenades Gamon contre les camions.

"Je ne vous ai pas placé ici," dis-je.

"Ce sera mieux ici."

"Là où je vous ai placé, vous serez protégé ; ici, c'est dangereux."

"Oui, mais ici je pourrai lancer mes grenades au bon endroit. Je n'ai pas besoin de lancer si loin. Ne vous en faites pas, Lieutenant François, je sais ce que je fais. J'ai été soldat dans l'armée régulière. J'ai déjà combattu contre les Allemands." Son visage n'était qu'un immense sourire. Je souris à mon tour et je lui accordai qu'il avait raison. Il avait le courage d'un vrai combattant.

Les Maquisards, en tout une quarantaine, étaient répartis le long de la route, des deux côtés, sur une distance de trois kilomètres dans la direction de Guéret. Les bazookas, les Piat et les Brens avaient chacun trois hommes. Les lanceurs de grenades et les tireurs étaient seuls à leurs postes. Chaque homme avait un champ de tir bien délimité. Je plaçai Jim à 300 mètres environ du pont. A cette distance, sa Sten ne servirait à rien, mais j'avais des doutes sur son désir de prendre part au combat. De toute façon, il ne protesta aucunement lorsque je le plaçai à cet endroit, le moins dangereux. Quant à moi je me plaçai, une Sten à la main, derrière un rocher, à vingt mètres du pont.

La nuit était très sombre et il commença à bruiner. Cette bruine devint un tapis humide qui recouvrait le sol. Rien à faire, sinon écouter, regarder, attendre. Le grondement se rapprocha. Je vis les lumières pâles de la colonne arriver en haut d'une côte, trois kilomètres plus loin. Ils avaient cessé de tirer dans les bois et les champs environnants. Très lentement, ils descendaient vers le pont. Je m'accroupis derrière un rocher et je scrutai la nuit. Je ne pouvais pas voir grand chose. Ils étaient bel et bien là, mais les phares, recouverts de papier ou de tissu noir percé d'une fente, n'envoyaient que de faibles rayons de lumière. Un char léger, suivi d'un camion, était en tête de la colonne. Le tank arriva devant le pont et s'arrêta. Il y eut un temps d'arrêt. Le tank réussit à descendre dans le fossé profond où s'était trouvé le pont, et se mit à grimper de l'autre côté pour retrouver la route. Le camion s'arrêta au bord du fossé.

J'entendis alors des voix gutturales. Quelqu'un donnait des ordres. J'entendais des gens s'agiter, près du camion. L'un d'entre eux frotta une allumette, et la flamme, abritée derrière deux mains repliées, s'approcha d'une cigarette. Je voyais l'homme maintenant, au bord de la route, face à moi. Pendant qu'il allumait sa cigarette, un autre le rejoignit. Le premier aboya d'autres ordres au deuxième et fit des signes dans ma direction. J'avais les yeux fixés sur lui, et il gesticulait et criait encore quand je l'arrosai, ainsi que son compagnon, d'une rafale de Sten. Ils tombèrent. Étaient-ils morts ? Je leur envoyai une autre rafale, puis je tirai dans la cabine et sur la carrosserie du camion. Je m'accroupis derrière mon rocher et je tendis l'oreille. Le plus profond silence régnait. Quoi ? Les Maquisards allaient-ils flancher ? S'étaient-ils déjà enfuis ? Des minutes passaient, me semblait-il, et je n'entendais aucun bruit. En réalité, deux ou trois secondes seulement s'étaient écoulées. Puis il commença, ce bruit si plaisant du Bren. Mes hommes avaient ouvert le feu. J'entendis ensuite le claquement des fusils, les rafales des Stens, l'explosion des grenades Gamon qui lançaient de brefs éclairs de lumière. Tout le long de la route, les Français tiraient, et on aurait dit qu'ils se répondaient

et que chacun essayait de placer le dernier mot. Les Stens bégayaient, les fusils objectaient et leur coupaient la parole, les Brens éruçtaient "Ta, ta, ta, ta" et les grenades et pour terminer, les bazookas, toujours, avec des exclamations, mettaient un terme à la discussion pour quelque temps. J'étais fier, fier d'eux et content de moi. Je rechargeai ma Sten et me précipitai à un autre endroit, derrière un gros arbre. Je regardai ma montre. Les aiguilles, indiquaient quelques minutes avant ou après 11 heures, mais il faisait trop sombre pour distinguer clairement.

Les Allemands répondaient maintenant, et leurs tirs couvraient les discussions et les chamailleries de nos armes. Ils étaient furieux. Leurs mitrailleuses lourdes grondaient, leurs balles traçantes fouillaient les bois, leurs mortiers, leurs obus sifflaient en réchauffant l'air. Ils tiraient sur la maisonnette, vide, qui se trouvait sur le côté. Puis ils lancèrent des fusées éclairantes pour nous découvrir. Entre les coups de tonnerre des tirs allemands, j'entendais les Maquisards qui répondaient. Un très gros projecteur, sur le toit d'un camion ou d'un tank, était braqué dans ma direction et fouillait le bois autour de moi. Je restai sans bouger derrière l'arbre. Le phare en dessina l'ombre, immense. Lorsque le rayon de lumière fut passé, je tirai sur le projecteur. Il s'éteignit. A nouveau ils fouillèrent la zone du bois où je me trouvais avec des balles, des balles traçantes et des tirs de mortier. Les balles traçantes dessinaient de magnifiques arcs dans le ciel.

Je regardais les balles traçantes passer à côté de mon arbre lorsque je sentis une piqûre dans l'épaule droite. De ma main gauche, je tâtai mon épaule sous ma chemise. Mon épaule était mouillée, mouillée de sang très probablement. En pressant la chair contre l'os, je sentis des petits éclats : sûrement un ricochet.

J'envoyai une rafale de ma Sten dans la direction de la source de ces balles traçantes, j'attendis la riposte inévitable, puis je courus, en restant accroupi, d'arbre en arbre, jusqu'à ce que j'arrive à environ 200 mètres de la route. Là, il était inutile de tirer avec la Sten.

Le sol était détrempé. Je regardai mes pieds. Ils nageaient dans une paire de chaussures basses civiles françaises. Pendant tout ce temps, j'avais cru que j'avais mes bottes de parachutiste ! Je ne pouvais pas me rappeler quand et pourquoi j'avais mis ces chaussures bonnes à rien. Je regardai mon pantalon kaki, absolument trempé et collant à mes chevilles. Je m'aperçus du manque de confort. La pluie tombait plus fort. J'urinai au pied de l'arbre. Je tremblais de froid. Je boutonnai le col de ma veste militaire et je secouai les épaules pour me débarrasser de l'engourdissement qui était en train de m'envahir.

Les coups de feu s'étaient éteints. L'embuscade était terminée. Il était temps de partir. Il n'y avait plus de bruit, plus de lumières. Il fallait que je fasse attention de ne pas marcher sur des branches ou des brindilles. Mais avant de partir, il fallait que j'ouvre bien grand mes yeux et mes oreilles. Ensuite je partirais dans les bois, je traverserais la petite route, et je contournerais la colonne allemande. Que se passait-il ? Un bruit étrange. Non, seulement les grosses gouttes de pluie qui tombaient des arbres sur le sol. Non, ce n'est pas ça ; pas tout à fait. Je tendis l'oreille à nouveau. C'était un bruit régulier, une sorte de succion, comme un pied qu'on soulève du sol détrempé. Un chevreuil peut-être ?

Je retins ma respiration. Il ne fallait plus respirer. Il était là, à moins de vingt mètres, un Allemand qui patrouillait. Je pouvais le tuer. Une cible facile. Mais je trahirais ainsi ma position. A moitié assis, à moitié debout contre le tronc de l'arbre, je le suivis du canon de ma Sten. Il marchait lentement, la tête en avant. Il faisait très attention pour poser ses pieds. Il examinait sans cesse le bois autour de lui. Me verrait-il ? J'aurais voulu me fondre dans l'arbre. Est-ce que je portais quelque chose qui pouvait briller ? Je fermai les yeux à demi pour qu'on ne puisse pas voir le blanc de mes yeux. Il passa au milieu de l'ombre, des buissons et des arbres. Encore ce même bruit de pas. Un craquement, un bruit de succion, un craquement, un bruit de succion. Ils patrouillaient deux par deux. Le bruit s'éteignit. Est-ce que je pouvais partir, maintenant ? Non, il valait mieux rester encore un moment. Je pourrais tomber sur d'autres patrouilles allemandes. Je pouvais respirer maintenant, mais doucement. Quelque temps après le passage de la patrouille, je me mis à trembler. Mes bras tremblaient, mes jambes, ma poitrine, ma mâchoire, ma langue même tremblaient. Mais qu'est-ce qui ne va pas ? Je n'ai pourtant pas froid à ce point ! Est-ce que ce serait parce que je suis nerveux, parce que j'ai peur ? Pourquoi ? Les deux Allemands sont partis. C'est stupide de trembler comme

une feuille. Je ne peux pas m'en empêcher. Je suppose que mon esprit a perdu le contrôle de mon corps. Tout à coup, je m'arrêtai de trembler. Mais je me sentais horriblement fatigué. Je voulais trouver un endroit sec pour m'étendre. Je regardai ma montre : il était trois heures. Où donc avais-je été ces trois dernières heures ? L'embuscade n'avait duré qu'une vingtaine de minutes.

Maintenant, je commençais à pouvoir penser plus clairement. Je marchai dans le bois, parallèlement à la route, mais en m'éloignant du convoi. Il était difficile d'avancer dans cette boue et ces broussailles. Les feuilles laissaient tomber des gouttes d'eau dans mon cou. Mon calot, détrempé, gardait l'eau qui coulait ensuite sur mon visage et dans mon cou. J'avais très froid. Je jetai un coup d'œil vers le pont. Les Allemands devaient être en train de le réparer. Je vis, là-bas, quelque chose qui ressemblait à de la fumée, mais je ne vis pas de feu. Ce n'était peut-être qu'une brume épaisse.

Il était inutile d'aller plus loin dans les bois. Pour arriver jusqu'à Beaupêche, il fallait que je traverse la route. J'étais maintenant en avant des Allemands. Le tank était parti, mais il y avait peut-être des sentinelles. Je me glissai sous les arbres et le long des haies qui bordent la route, puis je traversai dans l'ombre des arbres. Pas de lune, mais il faisait quand même clair maintenant. J'essayai de franchir la clôture pour passer dans le champ ; mais les fils de fer étaient trop lâches et grinçaient. Même si je passais de l'autre côté, il me faudrait traverser la rivière à la nage. Je me mis donc à marcher sur la route, en m'éloignant des Allemands et en restant dans l'ombre.

Avez-vous remarqué à quel point une paire de chaussures peut crisser et craquer ? J'ôtai donc mes chaussures et les suspendis à mon coup. Je fus soulagé de voir, en arrivant en haut de la côte, que personne n'avait tiré sur moi. Il m'avait fallu une heure et demie pour parcourir 500 mètres. Il y avait une ferme sur cette colline. J'essayai d'ouvrir les portes, mais elles étaient fermées à clé. En secouant vigoureusement la porte de derrière, je fus récompensé par un déluge d'eau qui tomba de la gouttière sur mes épaules. J'attendis sous l'avant-toit pendant quelques minutes pour décider de ce que j'allais faire. Ensuite, je passai derrière la maison et devant le poulailler. Les poules, les oies et les canards s'éveillèrent et se mirent à glousser et à caqueter. Je savais bien qu'il valait mieux ne pas passer trop près d'un poulailler, mais, pour l'heure, je ne m'en souciai pas. Je découvris une cabane en planches, ouvris la porte d'un coup de pied, la barricadai de l'intérieur et m'enveloppai dans des journaux et des sacs de toile. J'avais moins froid maintenant. Malgré moi je m'endormis.

Deux heures plus tard, je fus réveillé par des coups de feu. Ce devait être une Sten. D'un bond, je fus debout. Je saisis ma Sten et scrutai les environs par la porte entrebâillée et je courus dans le champ, le long de la route. Les véhicules allemands grimpaient péniblement. C'était probablement un Maquisard isolé qui avait tiré sur eux et ils avaient riposté. A une trentaine de mètres de la route, caché seulement par un petit buisson, je les regardai monter. Au moment où un camion bâché passait juste devant moi, j'envoyai une rafale dans la cabine. Le camion fit une embardée, tomba dans le fossé et ne bougea plus. Presque immédiatement, le buisson fut traversé par une rafale de mitrailleuse. Certaines balles passèrent à quelques centimètres seulement de moi. Je courus vers un autre buisson, plus près de la route. "Cela va les tromper," pensai-je. "Ils doivent s'attendre à ce que je m'enfuie." J'attendis qu'un autre camion arrive à ma hauteur et j'envoyai une autre rafale de Sten dans la cabine. Lui aussi fit une embardée et tomba dans le fossé. Encore les tirs de mitrailleuses, en plein sur moi. Les feuilles, coupées par les balles, tombaient autour de moi. Je bondis me cacher derrière un tronc d'arbre. Il y avait un creux, comme un trou de renard, et je m'y camouflai, mais ils se mirent à tirer au mortier. Trois ou quatre voitures blindées, probablement, concentraient leurs tirs sur moi. Je bondis hors du trou et courus dans les bois, dans les bois profonds, où les arbres étaient hauts et larges et très rapprochés.

Ma situation était désespérée. Ma seule pensée était de sauver ma vie. A n'importe quel moment, des balles pouvaient me transpercer. Qui donc s'en soucierait ? Peut-être qu'on ne retrouverait jamais mon corps, et il pourrait pourrir ici dans cette forêt. Qui s'en soucierait ? Et qu'est-ce que cela pouvait faire, s'ils s'en souciaient ou non ? Seul un homme qui a été poursuivi, chassé comme une bête, peut vous dire comme tout le reste devient alors sans importance. Plus rien, plus personne ne compte. Seule votre vie compte. Je m'enfonçai plus loin dans les bois. Ici, les tirs de mortier ne pouvaient pas me blesser, à moins qu'ils ne tombent exactement sur moi. Au bout

d'un quart d'heure, j'étais loin. Cependant, j'entendais encore leurs tirs intermittents, comme la veille. J'étais complètement perdu, mais je continuai à marcher à travers les bois et les champs, dans l'espoir de retrouver la grande route. A dix heures, je retombai sur la route, exactement au Pont de la Farge, à l'endroit même de l'embuscade. Les Allemands étaient partis. Des camions accidentés étaient abandonnés. On pouvait voir des taches de sang sur la route et sur les camions, mais il n'y avait pas de cadavres. Les Allemands les avaient sûrement emportés. Je parcourus toute la scène de l'embuscade et je pus compter 17 camions. Un autocar sans sièges, plein de machines à écrire et d'outils, avait été détruit par une grenade. Les machines à écrire étaient tordues et calcinées. Les Allemands avaient mis le feu à presque tous les camions avant de partir, mais des paysans et des enfants étaient déjà en train d'essayer de sauver ce qui restait, les pneus et les roues surtout.

Au moment où je m'engageais sur le petit chemin de terre qui menait à Beaupêche, je fus accosté par un paysan qui me demanda : "Est-ce que vous faisiez partie de l'embuscade de cette nuit ?" Je lui répondis que oui. Il me dit : "C'était une grande bataille. J'ai entendu le bruit à cinq kilomètres d'ici. Voici ma maison." et il me montra la petite maison près du pont, presque entièrement détruite : les fenêtres étaient en morceaux, les murs percés. Je lui dis combien j'étais désolé, mais il me répondit : "*Rien, rien !*" et me fit un grand sourire en me disant au revoir d'un signe de la main.

Je continuai ma route vers Beaupêche. Notre embuscade s'était déroulée comme prévu, même mieux, et j'aurais dû me sentir parfaitement heureux, mais au contraire j'étais épuisé, abattu. En chemin, je fus rejoint par Jim et Bébé dans la Citroën. Comme je n'étais pas rentré, ils avaient eu peur pour moi et étaient partis à ma recherche. Nous fîmes quelques kilomètres et la voiture s'arrêta devant une maison que Jim avait réquisitionnée pour la journée. Deux jeunes filles apeurées me firent boire du lait et du café chauds, et j'engouffrai en plus d'énormes tranches de ce pain français si délicieux, recouvertes d'une épaisse couche de beurre. Mon moral commençait à remonter. Jim m'expliqua qu'environ la moitié des hommes avaient pu s'échapper dans la nuit et rejoindre le camp sans difficultés et que quelques autres étaient rentrés au cours de la matinée. D'autres arrivèrent dans la journée. Trois hommes, qui s'étaient égarés et étaient restés chez des paysans, rentrèrent deux jours plus tard. Quelques-uns, comme moi, avaient des blessures superficielles sans gravité. Nous essayâmes d'estimer le nombre des Allemands tués. Chacun annonçait avoir fait au moins trois victimes, mais cela aurait fait un total de cent-vingt ou plus. Il nous sembla plus exact d'estimer que deux Allemands avaient été tués pour chaque véhicule détruit, ce qui faisait un total de trente-quatre. Pas un seul Maquisard n'avait été tué ou sérieusement blessé. Les Allemands avaient deux mille hommes, nous en avions quarante. Nous n'avions pas un seul mort, ils en avaient trente-quatre. Ils nous surpassaient en nombre par cinquante contre un, mais nous les battions par trente-quatre à zéro. Cela explique pourquoi les communistes utilisent tellement la tactique de la guérilla.

# "NOUS LES TUERONS NOUS-MÊMES"

Deux jours après l'embuscade au pont de la Farge, une voiture arriva au camp de Jim et le chauffeur me tendit une note envoyée par Edouard.

"Partez immédiatement à Clugnat avec le chauffeur qui vous a apporté cette note. Claude vous attendra chez Jannet avec d'autres instructions."

Comme il n'y avait pas d'indications sur la durée de cette mission, je pris mon sac de couchage, pour me protéger de la vermine et des punaises, ainsi que mon sac à dos avec des lames de rasoir, du savon, une serviette et deux séries de sous-vêtements. Les Maquisards considéraient tout cela comme du luxe. Jim avait l'air désolé de me voir partir et me pria de revenir à son camp dès que possible. Il bourra mon sac avec des cigarettes et deux bouteilles de Dubonnet. A cette époque, j'en étais arrivé à boire du Dubonnet comme la plupart des Américains boivent du Coca-Cola. Je serrai Jim dans mes bras et l'embrassai. Sur les deux joues, comme c'est la coutume en France. Il éclata de rire et me rendit ce geste d'affection, chaleureusement.

Au bout d'une heure de route, le chauffeur m'arrêta en face de la maison de Marc Jannet, cordonnier et maire de Clugnat. De l'autre côté de la rue, il y avait Claude et un camion plein de soldats du Maquis. Il leur adressa quelques mots et ils sautèrent du camion et se mirent en ligne. Puis l'un d'eux, un sergent, fit un pas en avant et fit mettre ses hommes au garde-à-vous. Ils présentèrent les armes. Je rendis le salut. Claude s'avança jusqu'à moi et, me prenant par le bras, me mena dans une pièce à l'arrière de la maison de Jannet. Son visage était grave.

"Edouard m'a chargé de vous donner ces instructions. Notre stratégie en Creuse a été un succès. Les Allemands contournent maintenant la Creuse en passant vers le nord par le département de l'Indre. Ils se regroupent dans la ville de Châteauroux. Edouard veut que vous preniez la tête d'une équipe qui se chargera des "*coups de main*". Vous rejoindrez Alexandre, qui est déjà en route pour le village de Jeu, dans la Forêt de Châteauroux. Ce camion qui attend vous emmènera jusqu'à Crevant. A Crevant, le Colonel Louis, chef des Opérations du Maquis de l'Indre, veillera à ce qu'on vous emmène jusqu'à Jeu.

"Est-ce que nous risquons de rencontrer des Allemands sur la route ?"

"Les Allemands sont en garnison à La Châtre et à Ardentes. Si vous empruntez les grandes routes, vous risquez en effet de les rencontrer. Par conséquent, vous devrez éviter les routes nationales 140 et 143. J'ai marqué les meilleurs itinéraires sur cette carte."

Cet itinéraire, qu'il suivit du doigt sur la carte, couvrait un territoire montagneux. Il avait surtout choisi des routes de quatrième catégorie.

"Où est-ce que je prends mon équipe ?"

"Ce sont les hommes qui attendent dehors. Il y en a vingt-et-un, y compris leur chef, un sergent-major."

"Comment les avez-vous choisis ?"

"C'était difficile, François. J'ai demandé des volontaires dans mes compagnies. Tous voulaient travailler avec vous, il a donc fallu que je les choisisse au hasard pour leur prouver que j'étais juste."

Au hasard ! Mais pourquoi donc ne m'avaient-ils pas laissé choisir mes hommes moi-même ? Et si plusieurs de ces hommes n'étaient pas aptes à cette mission ? Mais je gardai ces pensées pour moi. "Très bien," dis-je à Claude. "Est-ce que tout est prêt ? Est-ce que tout le monde est là ? Est-ce qu'ils ont tous une arme, des munitions en quantité suffisante, des grenades ?"

"Tout est prêt. Les hommes vous attendaient." Il me conduisit dehors et me présenta au sergent-major qui se mit au garde à vous impeccable, puis me serra la main.

"C'est un honneur de servir sous vos ordres, *mon lieutenant*," dit-il cérémonieusement.

Il ne faisait pas plus d'1,55 mètre et ne pesait pas plus de 60 kilos, mais il était nerveux et costaud. Il avait la démarche fière du coq, et sa voix tonnante était celle d'un homme deux fois plus imposant que lui. Les hommes sursautaient à chaque fois qu'il criait. Sans cesse il hurlait et donnait des ordres.

"Sergent-major, étiez-vous dans l'armée avant d'entrer au Maquis ?" demandai-je.

"*Oui, mon lieutenant*, l'armée est mon métier. J'étais sergent dans l'armée régulière avant la chute de la France."

"Je suis heureux de l'apprendre, dis-je, car j'ai besoin d'un homme capable. Je ne parle pas très bien français, c'est donc de vous que je dépendrai. Avant de partir, je veux que vous me présentiez à tous les hommes et que vous me procuriez une liste de leurs noms et de leurs qualifications respectives."

"*Oui, mon lieutenant*," et il les fit aligner. Il connaissait tous les noms. Il y avait un autre sergent, poli et affable, mais qui n'avait pas l'agressivité vigoureuse du sergent-major. Pendant que je parlais au deuxième sergent, je remarquai qu'il ne portait pas de chaussures, mais une paire de sabots de bois. Il me semblait que tout sergent qui se respecte aurait au besoin volé une paire de chaussures. Il m'expliqua que ses pieds étaient si grands qu'il n'avait pas pu trouver une paire à sa taille. Un second coup d'œil à ses pieds me fit comprendre qu'il avait raison : on aurait dit des skis. Outre les deux sergents, il y avait quatre caporaux dont l'un insista plus tard pour devenir mon garde du corps. L'équipe possédait deux Brens. Pour chaque Bren, il y avait un tireur et un assistant qui transportait les munitions et les introduisait dans le Bren. L'un des tireurs paraissait à peu près quatorze ans et ne pesait certainement pas 40 kilos, même après un bon repas.

"Quel âge avez-vous ?" lui demandai-je.

"*Mon lieutenant*, j'ai 17 ans, mais personne ne me croit. On me pose toujours cette question."

"Est-ce que vous avez déjà été entraîné pour le tir du Bren ?"

"*Oui mon lieutenant*, j'ai reçu un entraînement. Je suis le meilleur tireur du camp du Capitaine Claude." Les autres firent signe que c'était bien vrai, ouvrant bien grands leurs yeux pour m'assurer que ce petit tireur était vraiment dangereux.

"Okay," dis-je. Tous les Français savaient ce que cela voulait dire, mais eux le prononçaient avec leur accent français. "Okay, soldat, vous me semblez parfait pour cette tâche. Mais si vous êtes fatigué de porter votre arme pendant les marches, donnez-la à votre assistant, il est plus fort et c'est vous le chef."

Tout le monde se mit à rire, y compris le tireur, qui me répondit : "Personne d'autre que moi ne porte mon arme. C'est moi qui la porte, qui la nettoie et qui tire." J'appris plus tard que c'était bien vrai. Même pendant les marches de 60 kilomètres, lorsqu'il était courbé en deux par la fatigue, il refusait de laisser porter son Bren par quelqu'un d'autre.

Après l'inspection de l'équipe, je dis au sergent-major que nous étions prêts à partir et je l'invitai à monter avec moi dans la cabine. Nous avions une longue route à faire.

En serrant la main de Claude, je sentis qu'il ne s'attendait pas à me revoir. "*Bonne marche*, François. Comme j'aimerais vous accompagner." Jannet, le maire, nous dit au revoir d'un signe de la main. Sur la place, une centaine de personnes nous souhaitèrent bonne chance et lancèrent des baisers aux hommes. Les femmes et les mères des Maquisards de Clugnat avaient des larmes aux yeux.

Le camion, qui marchait au charbon de bois, n'avait aucune puissance. Nous dévalions les descentes aussi vite que possible, pour essayer de monter les côtes avec l'élan. Au moment où le camion allait s'arrêter, le sergent-major criait "*A derrière !*" et tout le monde, sauf le sergent et moi, sautait du camion pour le pousser jusqu'au sommet.

Il m'expliqua que le code militaire serait violé si nous, les officiers, poussions. Au bout d'un moment, les hommes haletaient. Je dis au sergent d'oublier le code militaire et nous descendîmes pousser avec les autres. Il n'était pas content mais poussait cependant vigoureusement. Lorsque nous arrivâmes à Crevant, nous étions certainement descendus pousser une quinzaine de fois et nous étions tous complètement épuisés.

Là, je rencontrai un sergent américain et un lieutenant français, qui étaient des "Jeds" (les "équipes Jedburgh", composées de trois hommes, que l'OSS envoyait pour collecter les renseignements militaires et effectuer les missions derrière les lignes). Le sergent s'était cassé la cheville lors de son parachutage et boitait encore. Le chef de cette équipe était allé à Londres, en avion, pour supplier qu'on lui envoie du matériel supplémentaire. Le sergent me présenta au Colonel

Louis, qui nous fournit un car et un chauffeur pour la dernière étape vers Jeu.

Ce car marchait aussi au charbon de bois, et il était encore pire que le camion que nous venions d'abandonner. Non seulement il nous fallait le pousser dans les côtes, mais encore il tombait tout le temps en panne. Pour le réparer, le chauffeur procédait toujours de la même façon : il commençait par bricoler le carburateur, puis nettoyait le réservoir à charbon de bois pour l'allumer une nouvelle fois. Le car redémarrait à chaque fois. Je suis persuadé qu'un bon repos était tout ce dont il avait besoin.

Nous arrivâmes à Jeu juste avant minuit. Les hommes d'Alexandre étaient allés se coucher, mais nous trouvâmes Alexandre lui-même chez un comte. Le comte, aristocrate aux cheveux argentés, comme on en voit sur les publicités pour le whisky, me présenta à ses trois sœurs, des célibataires, très dignes. Alexandre m'expliqua plus tard que j'aurais dû leur baiser la main au lieu de la serrer.

Après quelques politesses et une tasse de café, je pris Alexandre à part et lui dit : "Mes hommes meurent de faim. Ils n'ont rien mangé depuis midi et ils ont poussé ces camions dans pas mal de côtes. Est-ce que je pourrais les faire manger ?"

"Vous n'avez rien apporté à manger ?"

"On nous a dit que vous aviez tout ce qu'il fallait. Et le Comte ? Ses sœurs pourraient peut-être préparer vite fait à manger pour mes hommes ?"

"Pas si fort !" s'écria Alexandre. "Ils pourraient vous entendre. Ce sont des nobles. Je ne me vois pas leur réclamer quoi que ce soit."

"Mais, Alexandre, mes hommes ont faim. Vous semblez connaître ces gens. Ne pouvez-vous pas leur suggérer avec tact de récupérer un peu de nourriture ? Si les Allemands débarquent chez lui un jour, le Comte serait peut-être content qu'on lui donne un coup de main."

Alexandre avait peur de paraître mal élevé. C'est le Comte qui nous porta secours. Nous voyant en train de discuter à voix basse, il s'approcha et nous dit : "Je ne voudrais pas vous interrompre, mais si je puis faire quelque chose pour vous, faites-le moi savoir, n'est-ce pas ?"

Avant qu'Alexandre ait pu faire montre de sa bonne éducation, je m'interposai : "Comte, dis-je, mes hommes ont faim. Ils ont travaillé dur pendant toute la journée, mais ils n'ont pas mangé depuis midi. Savez-vous où nous pourrions acheter de la nourriture dans ce village ? Nous n'avons besoin que de soupe, de pain et de vin." Je savais parfaitement que les quelques portes du village étaient fermées pour la nuit.

"*Certainement, certainement,*" répondit-il tout joyeux. Il s'excusa et s'enfuit. Quelques minutes plus tard ses sœurs et lui nous firent entrer dans une cabane située derrière sa vaste demeure. On fit asseoir les hommes sur des bancs et on leur donna tout leur saoul de soupe à l'oignon, des gros sandwiches comme on n'en fait qu'en France, des pommes de terre à l'eau, des tomates bien mûres et tout le vin rouge qu'ils pouvaient boire. Les nobles dames et le comte nous servaient à table. Les hommes jurèrent que, dès qu'ils connaîtraient mieux la région, ils rempliraient à nouveau le garde-manger – ce qu'ils firent.

Après le repas, je demandai à Alexandre où nous allions dormir. "Le village de Jeu," me dit-il, "est coupé en deux par une route. Il y a une dizaine de maisons de chaque côté de la route. Demain, vous camperez de ce côté-ci et mon équipe restera de l'autre côté, pour que nous puissions nous entraider si les Allemands arrivaient. Mais cette nuit vous et votre équipe dormirez dans le grenier à foin, de notre côté, près de nous. Nous, nous dormirons dans l'étable, avec les vaches et les taureaux. Nous avons trouvé des stalles vides."

Je désignai quatre hommes pour la garde. Les autres s'entassèrent dans le foin, mais personne ne put dormir. Il faisait trop froid et nous n'avions que quatre couvertures. Quatre hommes étaient donc obligés de se recroqueviller sous chaque couverture. Je donnai mon sac de couchage à l'un de mes hommes et me couvrit avec ma veste militaire. Mais pendant la nuit, je dus me lever et marcher de long en large pour chasser le froid vif et humide qui m'envahissait. Nous nous levâmes à six heures du matin et nous fîmes notre toilette au puits dans la cour.

Je trouvai mon sergent numéro 2 et lui dis : "Je vous nomme sergent de l'intendance. Vous veillerez à ce que tous les hommes aient suffisamment à manger. J'ai de l'argent. Si vous ne pouvez

pas acheter, empruntez. Si les gens ne veulent pas vous prêter, prenez ce dont vous avez besoin par la force. Il nous faut de la viande, du pain, du beurre et du vin. Il nous faut aussi un cuisinier, un endroit pour manger, un endroit pour dormir. Tout doit être prêt aujourd'hui. Il faut que cette nuit tous les hommes aient une couverture." Il fit claquer ses sabots de bois, salua et dit : "*Entendu !*" Désormais, les hommes ne manquèrent de rien.

Après le petit déjeuner, Alexandre m'expliqua ce que nous devions faire. D'après les instructions d'Edouard, nos équipes devaient établir leurs plans en collaboration étroite, mais agir séparément. Nous devions aller en reconnaissance dans la Forêt de Châteauroux et y attaquer les Allemands. Notre territoire était délimité par la Route Nationale 20 à l'est, et la Route Nationale 143 à l'ouest. Ces routes se rencontraient dans la ville de Châteauroux, où nous ne devions pas pénétrer. A l'intérieur de ces frontières, nous pouvions faire comme bon nous semblait.

Il y avait une mission bien précise qu'on nous avait confiée. La police française de Châteauroux avait été secrètement armée par le Maquis pour combattre les Allemands. Mais les policiers eurent peur et quittèrent la ville. Le Colonel Louis nous avait donné l'ordre de retrouver le capitaine de la police, qui se cachait probablement dans la Forêt de Châteauroux et d'exiger qu'il nous remette les armes et les véhicules que le Maquis lui avait donnés. Nous étions habilités à l'arrêter, lui et ses hommes. Ce matin-là Alexandre et moi, ainsi que deux lieutenants français et quatre sergents de l'équipe d'Alexandre, partîmes à la recherche du capitaine et des gendarmes.

Nous traversâmes les bois, nous arrêtant à chaque hutte pour la fouiller et vers midi nous les découvrièmes. Le capitaine essaya de nous faire croire que ses hommes et lui avaient été obligés de fuir parce que les Allemands avaient découvert leurs plans et qu'ils s'apprêtaient à les fusiller.

"Où sont les armes ?" demanda Alexandre.

"Nous les avons jetées dans les ruisseaux et les rivières en quittant Châteauroux. Nous avons peur que les Allemands nous tuent s'ils nous avaient capturés armés."

Alexandre se tourna vers moi. "Est-ce que vous croyez cette histoire ?"

"Je n'en sais rien," dis-je. "On voit bien qu'il n'a pas de sang dans les veines."

Alexandre cracha par terre. "Où sont les voitures ?"

"Nous les avons laissées à Châteauroux."

Alexandre gifla le capitaine et s'écria : "Salaud ! Si jamais nous découvrons que vous avez menti, vous êtes mort ! Nous devrions même vous tuer maintenant, mais vous ne valez même pas une balle. Je vous arrête, vous et vos gendarmes. Allez immédiatement à Crevant et présentez-vous au Colonel Louis."

"*Oui, mon lieutenant,*" répondit l'ancien capitaine de gendarmerie humblement.

La France regorgeait d'hommes courageux, mais on y trouvait aussi des couards, des collaborateurs et les Miliciens. Les Miliciens étaient des Français qui s'étaient rangés aux côtés des Allemands, ouvertement comme soldats, ou secrètement comme espions. Les collaborateurs étaient ceux qui de plein gré, nourrissaient et logeaient les Allemands et sympathisaient avec leur cause et qui étaient récompensés par leur protection et de l'argent. Ce capitaine, un faible, n'était ni un collaborateur, ni un Milicien ; c'était un couard, tout simplement.

Avant de laisser le capitaine, Alexandre lui demanda : "Avez-vous vu des Allemands dans la Forêt de Châteauroux ou savez-vous s'il y en a ?"

"Un des bûcherons que j'ai rencontrés ce matin m'a dit qu'une voiture allemande s'était arrêtée à Varennes."

Nous le questionnâmes plus longuement, mais il ne savait rien d'autre. Nous montâmes donc dans la voiture pour aller à Varennes. Nous arrêtâmes la voiture dans un taillis, à un kilomètre du village. Un homme fut posté tout près sur un chemin de terre tout proche. Il devait surveiller la voiture, mais aussi protéger notre arrière et empêcher qu'il ne soit de pénétrer dans le village avant notre retour. Avant de partir, nous aperçûmes un cycliste qui venait de Varennes. Lorsqu'il arriva à cinq mètres de nous, nous bondîmes au milieu de la route et pointâmes nos armes sur lui. Il freina brusquement, s'arrêta dans un nuage de poussière et sauta de sa bicyclette. Il nous apprit qu'il était croate et qu'il travaillait depuis dix ans dans la Forêt de Châteauroux comme bûcheron. Son

visage mince, orné d'une épaisse moustache en guidon de vélo, faisait penser aux bandits américains de l'époque victorienne. Nous avons peur que ce soit un espion, mais il nous apprit, sans que nous le lui demandions, que quatre Allemands avaient passé la nuit dans l'une des maisons du village. Nous prîmes son passeport français, pour nous assurer sa complicité et nous le laissâmes à la garde de la sentinelle.

Puis, tous les sept, nous partîmes à pied vers Varennes, nous cachant derrière les buissons et les arbres le long de la route et laissant une bonne distance entre nous. Nous arrivions aux premières maisons du village lorsque nous vîmes un autre cycliste qui descendait la route. Lui aussi nous dit qu'il était croate et bûcheron. Nous devenions de plus en plus soupçonneux et nous le traitâmes rudement et le fouillâmes, malgré ses protestations. En voyant le passeport du premier Croate, il nous dit : "C'est mon ami." Il nous raconta comment, quelques semaines auparavant, des soldats allemands l'avaient attaqué et lui avaient volé 3 000 Francs, c'est-à-dire absolument tout l'argent qu'il possédait. Il se présenta comme Lagic, habitant de Varennes. Il voulut se joindre à nous et proposa de nous prouver sa loyauté en nous conduisant directement aux quatre Allemands et leur voiture. Bien que nous sachions parfaitement qu'il pouvait s'agir d'un piège, nous consentîmes à le suivre.

Il nous conduisit à travers champs en direction de la route et nous montra la voiture. Apparemment, elle était abandonnée. Nous fouillâmes les alentours pour nous assurer qu'il n'y avait pas d'Allemands à nos trousses. Ensuite, je pris trois hommes, nous traversâmes la route à une certaine distance de la voiture et nous rampâmes vers elle. Lorsqu'Alexandre nous fit signe d'un geste de la main, nous nous élançâmes vers la voiture, nos fusils armés.

Béatement ivres, deux caporaux allemands étaient endormis sur le siège avant, et un sergent sur le siège arrière. Ce sergent fut le premier à ouvrir les yeux. D'un geste automatique, il tendit la main vers l'étui de son pistolet. Mais lorsqu'il aperçut nos armes dirigées sur lui, il sourit et leva les mains en l'air. Lorsqu'ils sortirent de la voiture, nous les fouillâmes tous rapidement et les obligeâmes à enlever leurs chaussures. Deux de nos sergents les firent pénétrer dans les bois, pendant que nous fouillions la voiture.

Nous y découvrîmes un butin appréciable : des pistolets et des fusils, des grenades et des munitions, des couvertures et des vêtements, et, le plus apprécié, des montagnes de cigarettes et sept bouteilles de cognac Martel. Je fourrai deux bouteilles dans les poches de ma veste militaire. Nous rassemblâmes tout le butin et repartîmes dans les bois. Alexandre interrogea les Allemands dans leur langue (il parlait couramment l'allemand, l'espagnol et l'italien ainsi que le français et l'anglais). Ils nous dirent que la voiture ne voulait pas démarrer car l'essence qu'un Français leur avait donnée était de mauvaise qualité, et que par conséquent ils s'étaient mis à boire et s'étaient endormis. Leur haleine sentait l'alcool, mais cette histoire ne tenait pas debout. Lagic nous dit qu'il y avait quatre Allemands et que le quatrième avait emprunté un bidon et était parti chercher de l'essence, mais les Allemands insistèrent ; ils n'avaient jamais été que trois. Nous leur fîmes transporter tout le matériel que nous avons trouvé dans la voiture, sauf le cognac, et nous les fîmes passer devant nous pour retourner à notre voiture en passant par les bois. Deux de nos hommes restèrent en embuscade pour surveiller la voiture et capturer l'Allemand isolé, s'il revenait.

Alexandre et moi discutâmes pour savoir que faire des Allemands. Nos ordres étaient : "Pas de prisonniers". Nous n'avions aucun endroit sûr pour les garder. Si nous les gardions dans nos camps, ils pourraient s'échapper et révéler nos positions à l'ennemi, mais nous ne pouvions pas non plus les tuer de sang-froid. De toute évidence, il s'agissait d'une patrouille de reconnaissance. Ils faisaient partie des troupes qui rentraient de Bordeaux et de Poitiers, mais ils refusèrent de révéler quoi que ce soit à Alexandre. Nous décidâmes de les envoyer au Colonel Louis à Crevant qui pourrait en tirer des informations utiles.

En arrivant à la voiture, nous rendîmes son passeport à notre Croate moustachu et nous laissâmes trois hommes pour garder les Allemands. Nous montâmes avec les autres dans la voiture pour retourner jusqu'au véhicule allemand. En chemin, nous entendîmes des rafales de Stens. Nous avançâmes avec précaution et nous découvrîmes que nos hommes avaient tué le quatrième Allemand, "parce qu'il avait essayé de tirer". Ils déshabillèrent le cadavre et le jetèrent dans les broussailles, à l'intérieur du bois.

Nous rentrâmes au camp de bonne heure ce soir-là et il fallut établir des règles pour la distribution du butin. Nous avons ramassé 3 400 Francs sur les Allemands. Alexandre et moi ajoutâmes 800 francs à cette cagnotte pour que chacun puisse recevoir 100 francs. Les armes et les grenades furent ajoutées à notre stock de matériel. Un grand drapeau allemand et un appareil photo Contax allèrent aux deux lieutenants français qui nous avaient accompagnés. Les sergents et les caporaux qui nous avaient aidés à capturer les Allemands tirèrent au sort les montres, les bagues, les stylos et le tabac. Les souliers et les vêtements furent distribués à ceux qui en avaient besoin. Alexandre reçut une montre suisse. Je pris la voiture allemande, une immense berline, parce que je n'en avais pas. Le cognac Martel fut mis de côté pour les visites de personnages importants. Chaque Maquisard fut désormais fortement convaincu que le chemin de la richesse passait par les patrouilles. Cette attitude était excellente pour développer l'esprit de corps. En revanche, personne ne voulait plus monter la garde.

Puisqu'il était trop risqué de garder les Allemands dans notre camp, ne serait-ce que pour une nuit, Alexandre et moi décidâmes de les envoyer au Colonel Louis le soir-même. Après le souper, nous choisîmes un chauffeur et Alexandre et moi accompagnâmes les Allemands pour le long trajet jusqu'à Crevant. Le colonel Louis nous remercia, nous offrit un verre de vin et nous rentrâmes, tard, à Jeu.

Le lendemain matin, de bonne heure, un officier de liaison du quartier général du Colonel Louis arriva au camp pour nous donner divers ordres et quelques informations. Juste avant de partir, il nous dit comme par hasard : "Ah ! Ces trois Allemands. Ils ont été tués cette nuit lorsqu'ils tentaient de s'échapper."

L'un des lieutenants français du groupe d'Alexandre entendit cette déclaration et poussa un violent juron. Il hurla à l'intention de l'officier de liaison : "Ce n'est pas juste ! Vous n'êtes pas honnêtes. Maintenant, lorsque nous ferons des prisonniers, nous les tuerons nous-mêmes."

# LA VIE AU CAMP

Des hommes qui vivent et combattent au milieu des bois, qui mangent ce qu'ils trouvent, au jour le jour, dont la vie est sans cesse en péril, retrouvent inévitablement des habitudes primitives, particulièrement lorsqu'ils ne peuvent pas se procurer le luxe de la vie civilisée : savon et serviettes de toilette, lames de rasoir, dentifrice, sous-vêtements pour se changer, ciseaux et papier hygiénique. Si, pendant une semaine seulement, un homme ne prend pas de bain, ne se lave pas les dents, ne se coupe pas les ongles, ne se débarbouille pas, ne se lave pas la tête, ne se rase pas, ne se change pas, s'il ne prend aucun soin à sa toilette, il acquiert rapidement une odeur très désagréable. A un mètre, l'odeur de mes compagnons Maquisards me parvenait. Ils pensaient que c'était bien là la façon de vivre d'un combattant ; ils étaient même fiers de leur apparence sale, négligée. Comme tant d'Américains, moi aussi j'aime chasser, pêcher et camper et ne pas me raser pendant le week-end, et tout d'abord je ne voulus pas ennuyer mes hommes en critiquant leur saleté. Mais à Jeu il fallait que je fasse quelque chose parce que nous étions hébergés par les habitants du village qui nous considéraient comme des héros et que mes hommes commençaient à s'intéresser aux jeunes filles du village. Je voulais que mes hommes ne sentent pas comme des porcs, mais comme des soldats.

Un matin, de bonne heure, une jeune fille apporta deux ou trois très gros pains dans la salle de classe où nous prenions nos repas. Les hommes étaient assis autour de la grande table de bois. La jeune fille arriva et ses bras qui serraient les pains se trouvèrent au-dessus de la table. Tout à coup, quarante mains se tendirent vers les pains. Dès qu'un homme essayait d'en attraper un, deux ou trois autres saisissaient le pain pour l'arracher, laissant le premier avec un simple bout de pain dans les mains. Il fourrait alors le morceau de pain dans sa bouche ou dans sa poche et rentrait à nouveau dans la mêlée pour en avoir d'autre. On mordait les mains, on donnait des coups de pieds dans les tibias, on crachait au visage, avec de violents jurons. Ces hommes avaient vécu trop longtemps dans les bois comme des chiens pourchassés. Maintenant qu'ils avaient tout ce qu'il leur fallait, ils ne pouvaient plus abandonner leurs habitudes animales. C'étaient de véritables hyènes luttant sur une carcasse. Je perdis patience. Je donnai sur la table un coup de poing si violent que les assiettes et les couverts sursautèrent et je m'écriai : "Arrêtez, espèces de cochons ! ARRETEZ !". Abasourdis, ils s'arrêtèrent. Certains avaient la bouche ouverte et tenaient encore leur cuiller à soupe en l'air, certains luttèrent encore pour un morceau de pain et d'autres buvaient du vin directement à la bouteille. Leurs visages montrèrent d'abord la surprise, puis l'embarras, enfin la peur lorsque je les fixai dans les yeux les uns après les autres et que je leur dis, très en colère : "Je pensais que les Français étaient polis et bien élevés. On m'avait dit qu'à table ils avaient les meilleures manières du monde. Si c'est vrai, alors, vous n'êtes pas français. Il y a suffisamment à manger. Personne dans ce camp ne doit avoir faim ou soif. Dorénavant, vous ne vous assiérez pas à table, vous ne commencerez pas à manger avant que je ne me sois assis et que je ne vous aie invités à commencer. Vous allez changer vos habitudes et vous allez manger comme des soldats français et non comme des chiens et des porcs. Les deux sergents s'assièrent à côté de moi, ensuite les quatre caporaux. Les soldats s'assièrent à l'autre bout de la table."

Ensuite, j'appelai chaque homme un par un. Je reniflais son corps et ses habits, j'examinais ses oreilles pleines de cérumen, je frottai la crasse qui recouvrait son visage, je passai ma main sur ses joues mal rasées (s'il était assez vieux pour avoir de la barbe : certains étaient si jeunes qu'ils n'avaient que du duvet sur le menton). Je leur disais alors : "Votre visage est crasseux, vos oreilles sont sales. Vous sentez comme un putois. Depuis des mois, vous ne vous êtes ni lavé ni rasé. Etes-vous un homme ou un animal ?"

Lorsque j'eus fini d'examiner tous les hommes, je déclarai : "Chaque matin, pour le petit déjeuner, je vous passerai en inspection. Si vous êtes sales, vous n'aurez pas le droit de manger tant que vous ne serez pas lavés. Vous devrez vous raser au moins tous les deux jours. Si je trouve qu'un homme n'est pas bien rasé, je lui ferai monter la garde toute la journée."

Certains protestèrent qu'ils n'avaient pas de savon ni de serviettes de toilette. D'autres me dirent qu'il n'y avait pas d'endroit pour se laver. Le sergent-major me dit que personne n'avait de

rasoir ou de blaireau. J'avais prévu cette objection et je lui tendis ce que j'avais en double : un rasoir, dix lames, un bâton de savon à barbe et un blaireau, et je lui dis qu'il en était responsable.

Le lendemain, les Maquisards commencèrent à ressembler à des êtres humains. Le coiffeur du village reçut des clients qui dépensaient auparavant tout leur argent au bistro. Et l'esprit combatif augmenta, ainsi que le respect de soi-même.

C'était une cour de ferme qui nous servait de campement. Elle appartenait à un paysan d'origine polonaise. Il demanda à être responsable d'un prisonnier de guerre de l'armée allemande, polonais lui aussi, qui s'était rendu à nos hommes. Ce prisonnier aidait à nous servir à table et travaillait pour le fermier pendant ses heures de liberté. Nous dormions dans la grange où se trouvait le foin. A gauche de cette grange, il y avait un poulailler, à droite la porcherie et derrière l'étable. Deux gardes étaient chargés de surveiller la grange de jour et deux autres de nuit. En cas d'attaque allemande, ils devaient cacher les armes dans le foin et nous avertir si nous étions là, ou, si nous étions partis, mettre le feu à la grange pour que les Allemands ne puissent pas récupérer notre matériel. Le paysan qui nous avait confié sa grange n'était pas au courant de ces plans.

Les gardes se montraient parfois négligents et laissaient des poules et même des porcs pénétrer dans nos "baraquements". Je n'avais pas besoin de m'en soucier parce que les hommes, lorsqu'ils recevaient la visite de porcs et de poules, injuriaient copieusement les gardes trop négligents. En revanche, il me fallut souvent répéter à mes hommes de ne pas fumer au lit, lorsque le lit était du foin et la chambre une grange.

Mon sergent-major était un Maquisard courageux, toujours prêt à risquer sa vie, mais il était trop individualiste. Un jour, nous étions en train de souper, vers dix heures du soir, après une journée de nos raids habituels. Ce soir-là, Lagic, le Croate, devait aller, à vélo, chez lui à Varennes, pour que ses amis lui fournissent des renseignements sur les positions des Allemands dans la Forêt de Châteauroux. Un Français, parachutiste et capitaine, chef d'un commando, était aussi avec nous et nous échangeions des informations. Lagic n'avait pas d'arme, et il aurait été dangereux de l'envoyer sans armes sur ce trajet de vingt kilomètres à travers bois. Donc, je dis au sergent-major, qui avait toujours une Sten en très bon état : "Sergent-major, donnez votre arme à Monsieur Lagic, il vous la rendra demain matin."

Le sergent-major répondit : "C'est mon arme personnelle. Je vais lui en procurer une autre."

"Sergent-major," dis-je, "donnez votre arme à Monsieur Lagic."

Il répondit carrément : "C'est mon arme personnelle. Je refuse."

Que faire dans un tel cas, lorsqu'on est le chef ? Tous les yeux étaient fixés sur nous deux. Sans nul doute, tout le monde se demandait : "Qui va gagner ?". Le capitaine me regardait, abasourdi, puis tourna les yeux vers le sergent-major. Je savais très bien que si je laissais le sergent-major gagner, je ne pourrais plus rester maître de mes hommes. En fait, ce serait laisser le commandement au sergent-major et ne plus pouvoir mener à bien mes missions. Avant que le sergent-major ait pu réagir, je dégainai mon Colt 45, l'armai rapidement et dirigeai le canon sur sa poitrine.

"C'est la dernière fois que je vous donne cet ordre. Si vous n'obéissez pas, je vous tue. **DONNEZ VOTRE ARME A MONSIEUR LAGIC !**"

J'avais bien l'intention de mettre cet avertissement à exécution. Avec précaution, il tendit son arme à Lagic et lui dit : "C'est mon arme. Elle n'a pas eu d'autre propriétaire. Je vous en prie, prenez en soin et traitez-la comme votre propre enfant." Puis il se tourna vers moi et commença à me dire : "*Mon lieutenant...*" mais je lui coupai la parole avec cette expression sans équivoque : "*Foute le camp !*"<sup>8</sup>. Il quitta la pièce.

Quelques jours plus tard, on nous informa qu'un Allemand, seul, avait passé la nuit dans une ferme. Nous cernâmes la maison et j'envoyai mon garde du corps, un caporal qui connaissait l'Allemand avec une note que le fermier devait remettre à l'Allemand. Cette note contenait

---

<sup>8</sup> NDT : [sic]

l'avertissement habituel : "La maison est cernée. Vous n'avez aucune chance de sortir. Si vous vous rendez, vous serez prisonnier de guerre et vous vivrez. Si vous essayez de combattre, vous serez tué, même si vous êtes capturé vivant. Sortez, les mains sur la tête." L'Allemand sortit, avec un grand sourire.

Il nous dit qu'il était heureux de se rendre car il haïssait les Nazis. Ce fut le seul Allemand à nous dire cela. Sa femme et ses deux enfants avaient été tués dans un bombardement à Berlin. Il semblait très doux, très aimable. Il était d'un physique agréable : vingt-cinq ans, les yeux bleus, assurance, sang-froid. Il pouvait être commerçant. Il nous expliqua qu'il voulait rejoindre le Maquis pour pouvoir ensuite rejoindre sa petite amie à Bordeaux. Il avait toute une collection de photos de jeunes et jolies Françaises. Après l'avoir fouillé, pris ses armes, confisqué sa bicyclette, nous le laissâmes chez Lagic, avec le sergent-major et un caporal pour le surveiller, en attendant que les autres rentrent de patrouille. Je lui rendis tout ce qu'il avait sur lui, sauf ses armes, et j'interdis au sergent-major de lui parler avant notre retour.

Lorsque nous revînmes, le sergent-major vint nous accueillir.

L'Allemand était assis devant la porte, il fumait tranquillement une cigarette pendant que le sergent-major tirait de grosses bouffées d'un imposant cigare. On ne trouvait pas de cigares dans le Maquis.

"Où avez-vous pris ce cigare, sergent-major ?"

"*Le Boche est très gentil*, il me l'a donné."

"Vous acceptez des cadeaux des Boches, maintenant ?"

"Ah, ah, ah, ah," dit-il en manière de protestation.

Mes yeux tombèrent sur sa ceinture. "Où avez-vous pris cette ceinture allemande ?"

"*Boche*," répondit-il, haussant les épaules et levant les mains.

Je regardai son poignet. "Cette montre est à vous ?"

"Je l'ai empruntée au Boche."

Je lui demandai de vider ses poches. Il sortit une poignée de Francs et de Marks.

Il était indigné, maintenant : "Les lois du Maquis m'autorisent à garder les objets appartenant aux Allemands que je capture.

"Sergent-major, tant que j'aurai la charge de ce camp, c'est moi qui distribuerai le butin à chacun, en parts égales. En plus, comment pouvez-vous dire que c'est vous qui avez capturé ce Boche. On vous a simplement laissé ici pour le surveiller."

Après cet incident, il me prit à part et me dit qu'il craignait de ne plus mériter ma confiance. Je lui dis que je respectais son courage et que je n'avais pas perdu confiance en lui mais que parfois je mettais en doute son bon sens. Il me "pardonna" de l'avoir humilié publiquement.

Il y avait un autre homme qui faisait mes délices et m'exaspérait tout à la fois. C'était le caporal qui, sur sa propre insistance, devint mon garde du corps. Il était jaloux du sergent-major et n'aimait pas recevoir d'ordres de lui. En outre, il n'aimait pas les corvées quotidiennes du camp, et préférait se trouver en compagnie des officiers, où il se sentait plus d'importance. Il avait beaucoup de courage et était un garde du corps fidèle. Cependant, il lui arrivait parfois de s'emparer de choses qui ne lui appartenaient pas.

A titre d'exemple : un jour, nous avions pris de la nourriture à un collaborateur, en particulier 50 livres de beurre de cuisine et 6 livres du meilleur beurre à tartiner. Tout ce beurre était empaqueté par livre. Je mis de côté une livre de beurre à tartiner, pour moi et les hommes qui m'avaient accompagné, dont le caporal en question. Le beurre à tartiner se trouvait sur le siège arrière, séparé du beurre de cuisine. Plus tard ce soir-là, quand nous rentrions au camp, le caporal demanda à s'asseoir sur le siège arrière au lieu de faire le voyage sur le marchepied. Une fois assis, il nous parla d'un rendez-vous avec une jolie jeune fille, dont le père était fermier près de Jeu. Ils n'avaient pas de vache et n'avaient pas mangé de beurre depuis des mois. "Pourquoi ne pas leur donner deux livres de beurre de cuisine ?" suggérai-je. "Il est très bon, même si ce n'est pas le meilleur." Il me remercia chaleureusement à se mit à chercher dans le fouillis qui encombrait le siège arrière, pour y prendre le beurre.

Dès notre arrivée à Jeu, il descendit à toute vitesse de la voiture en nous disant qu'il était

pressé de voir son amie avant qu'elle n'aille se coucher. Nous sortîmes nos provisions et chaque homme prit une livre de beurre "pour tartines". L'un d'eux souleva le papier et sentit le beurre. Du beurre de cuisine ! Le mien aussi était du beurre de cuisine. Nous avons tous du beurre de cuisine. Malgré toutes nos recherches, nous ne trouvâmes pas une seule livre de beurre à tartiner. En outre, au lieu d'avoir 48 livres de beurre de cuisine, nous n'en avons que 44. "Il faut trouver le caporal," dis-je.

Le bistro était encore ouvert, bien qu'il fût presque minuit. "Avez-vous vu mon caporal ?" demandai-je au patron.

"Oui, *mon Américain*<sup>9</sup> ; il est passé il y a un instant. Il a dit qu'il allait revenir tout de suite." Mon regard tomba sur l'une des tables. Les 6 livres de beurre pour tartines s'y trouvaient. Nous attendîmes le caporal.

Lorsqu'il entra, il me regarda et me demanda innocemment : "Quelque chose ne va pas ?"

Je montrai le beurre.

"Oh, et il sourit, un éclair dans ses yeux noirs pétillants. Je me suis trompé, j'en ai trop pris."

"Oui, et vous avez pris le meilleur."

"C'est un accident, *mon lieutenant*."

"Vraiment ?"

Il commença à gémir et à plaider sa cause. "Pardonnez-moi, je vous en prie, *mon lieutenant François*. Je ne recommencerai plus. C'est mal ; je sais. Je ne suis pas un voleur."

Que pouvais-je lui faire ? Mes hommes prirent leur part de beurre et j'allai me coucher.

---

<sup>9</sup> NDT : [sic]

# LAGIC

Le "renseignement", c'est-à dire l'information fiable et évaluée, est vital pour le succès de toute entreprise militaire. Dans la Forêt de Châteauroux, nous avions tellement à faire que j'en perdais la notion des jours et des dates. Aujourd'hui, avec le recul du temps, je me demande comment nous avons pu résister à l'épuisement causé par une activité continue et stressante. Nous n'avions plus aucune notion du calendrier, ni de ce qui se passait dans le monde extérieur, mais nous avions toujours l'oreille tendue pour recevoir des renseignements, quels qu'ils soient, sur les Allemands. Il nous fallait savoir à quel endroit de la Forêt de Châteauroux ils se trouvaient pour ne pas perdre de temps en quittant Jeu, notre base, pour effectuer nos patrouilles.

Les Allemands passaient rarement par Jeu, car ce village était isolé. Une seule fois, alors que nous y étions, des Allemands arrivèrent. Très tôt, un matin, un seul camion allemand, avec trois ou quatre soldats à l'arrière, traversa le village. L'une des sentinelles de nuit tira et les Allemands ripostèrent. Il n'y eut pas de blessé, d'un côté comme de l'autre. En tirant, notre sentinelle avait révélé notre position et dans les vingt-quatre heures qui suivirent, nous nous tenions prêts à toute éventualité, mais il n'arriva rien. Les Allemands pensèrent probablement que ce n'était qu'un Français isolé qui avait tiré au jugé.

Généralement, nous savions où passaient les Allemands, quelles routes ils empruntaient et à quels endroits il fallait envoyer nos patrouilles et tendre nos embuscades. Toutes ces informations nous venaient de notre réseau d'espionnage particulièrement efficace. Notre service de renseignements recouvrait la Forêt de Châteauroux tout entière. Nous n'avions pas besoin de payer les membres de ce réseau, sauf pour de petits services. Il ne fut pas nécessaire de le développer ni de former ses agents ou de les motiver, et nous pouvions avoir entièrement confiance dans la fiabilité des informations. L'explication, c'était : Georges Lagic. Lagic, le bûcheron croate qui nous avait conduits à la voiture allemande près de Varennes, m'était devenu entièrement dévoué. Il ne faisait pas confiance aux Français, ni à Alexandre, mais il s'était attaché à moi, d'abord parce que j'étais américain et ensuite parce que je lui rendais sa confiance et que j'étais prêt à suivre ses conseils presque aveuglément. Et Lagic était par nature un agent de renseignement. Il était observateur, il remarquait tout. Il savait juger les hommes sur leurs actes et non sur leurs paroles et, comme il vivait dans la Forêt de Châteauroux depuis des années, il connaissait toutes les routes et aussi tous les collaborateurs. C'était le chef reconnu et le porte-parole de tous les bûcherons croates de la Forêt. Les bûcherons serbes étaient les ennemis mortels des bûcherons croates. Les Serbes et les Croates se haïssaient encore plus qu'ils haïssaient les Allemands, et Lagic était en partie poussé par le désir de se venger des Serbes. Il nous disait que les Serbes avaient collaboré avec les Allemands en France alors que les Croates étaient restés loyaux envers les Alliés. Je ne sais pas comment ces Serbes et ces Croates étaient arrivés dans la Forêt de Châteauroux, mais ils y vivaient depuis dix ans au moins.

En tant que chef des bûcherons croates, Lagic recevait presque toutes les heures des renseignements de tous les coins de la Forêt. Dès qu'un bûcheron croate découvrait la présence d'Allemands, il se hâtait d'en informer Lagic, soit en faisant passer le renseignement de bouche à oreille, soit en allant rapidement lui-même à bicyclette jusque chez Lagic. Immédiatement, Lagic me transmettait l'information. Nous utilisions nous-mêmes cette information et nous la transmettions à notre tour par l'intermédiaire d'agents de liaison au Colonel Louis à Crevant qui ensuite la transmettait dans d'autres régions de France et jusqu'à Londres. La maison de Lagic constituait le Quartier Général de notre service de renseignements. C'était aussi une base avancée pour nos opérations. C'est là que nous nous rassemblions avant et après les patrouilles, c'est là que nous laissions nos voitures et nos bicyclettes. Sa grange abritait nos prisonniers pour la nuit. C'est là que nous mangions et que, parfois, nous dormions. Plusieurs Croates qui vivaient chez lui aidaient Lagic dans son travail, et une frêle jeune fille de dix-huit ans, poliomyélitique, nous préparait les repas et nous servait à boire. Au début, Lagic refusa de se faire payer pour les services qu'il nous rendait, mais il fut rapidement obligé d'accepter car il ne pouvait pas continuer à nous héberger sans argent.

Un matin, Lagic vint nous dire qu'un bûcheron croate avait vu des policiers de Châteauroux

entrer dans la Forêt, avec deux voitures, et en ressortir sans voitures. Ce bûcheron nous conduisit jusqu'au chemin qu'avaient emprunté les policiers et nous découvrîmes deux berlines soigneusement camouflées, cachées derrière de petits arbres rabougris. Nous les remorquâmes et elles furent utilisées par nos hommes. Il était donc clair que le capitaine des gendarmes nous avait menti.

Nous n'avions que deux ou trois bicyclettes et comme nous n'avions pas de pièce de rechange pour les réparer, il fallait nous considérer heureux lorsqu'une seule était en état de marche. Et cependant les bicyclettes avaient une grande importance dans ces bois où les voitures étaient rares et "*l'essence*" (essence, alcool, et toutes les combinaisons possibles de ces deux carburants) plus précieuse que le sang. Un jour Lagic vint nous dire qu'un Serbe qui avait souvent reçu ou nourri des Allemands, avait reçu plusieurs bicyclettes. Nous partîmes donc chez cet homme et nous le trouvâmes dans son garage, en train de réparer une bicyclette. Il y avait cinq autres bicyclettes dans ce garage, ainsi qu'une moto cachée sous un tas de bois de chauffage. Le Serbe était un homme qui approchait la cinquantaine, gros et bourru. Il leva les yeux vers les Maquisards et se remit au travail.

"Cette bicyclette est-elle à vous ?" lui demandai-je.

"Parfaitement. Et qu'est-ce que cela peut bien faire ?" et il se remit au travail.

"Combien en possédez-vous, *Monsieur* ?" lui demandai-je.

"Une seule, celle que je suis en train de réparer."

"A qui appartiennent les autres ?"

"A des amis qui les ont laissées à ma garde. Je ne connais pas leurs noms."

J'examinai les autres bicyclettes et la moto. Elles étaient de fabrication allemande ou bien portaient des marques de l'armée allemande. Je demandai à Lagic et aux autres de mettre les cinq bicyclettes et la moto dans le camion.

L'homme lâcha ses outils et se redressa. "Une de ces bicyclettes appartient à ma femme, une autre à ma fille. Il ne faut en prendre que deux."

"Ce sont des bicyclettes allemandes," répondis-je. "Je devrais vous arrêter pour avoir traité avec l'ennemi et pour ne pas déclarer que vous aviez en votre possession du matériel militaire."

Il se mit à hurler : "Bandits !" Sa femme et sa fille arrivèrent en courant et joignirent leurs cris aux siens, mais nous emportâmes les bicyclettes.

Les plats et les assiettes nous manquaient aussi. Or, il y avait dans la Forêt un Français qui possédait un château et qui avait collaboré avec les Allemands. Lorsqu'ils occupaient la Forêt, il sut en tirer profit en faisant diverses affaires avec eux et en les faisant manger et dormir chez lui. Lorsqu'ils partirent, il barricada sa propriété et partit avec eux à Châteauroux.

Nous nous introduisîmes chez lui et nous emportâmes les plats et les assiettes dont nous avons besoin. Je laissai sur la table une note signée qui indiquait que j'avais emporté sa vaisselle, ainsi que des pièces d'automobiles et des outils. Un jour, il m'envoya chez Lagic un émissaire chargé de me demander de rendre ce que j'avais volé. Je demandai à cet homme de m'envoyer son maître. Le lendemain, le propriétaire en personne me rendit visite avec une liste détaillée des objets emportés. Pendant que j'examinais cette liste, Lagic m'apprit que cet homme possédait un camion à gazogène de cinq cents kilos, fraîchement repeint et qu'il avait garé tout près. Nous sortîmes donc pour l'examiner.

"Est-ce que ce camion vous appartient, *Monsieur* ?" lui demandai-je.

"Oui," répondit-il. Il commençait à se rendre compte qu'il aurait mieux fait de ne pas venir à Varennes.

"Avez-vous un permis pour conduire ce camion, *Monsieur* ?"

"Non, je n'ai pas de permis."

"*Monsieur*, vous ne devriez pas violer les lois de la France. Habitez-vous à Châteauroux, maintenant ?"

"Oui, *mon Lieutenant*."

"Est-ce que les Allemands sont encore à Châteauroux, *Monsieur* ?"

"Oui *mon Lieutenant*. Les Allemands sont encore à Châteauroux."

"Eh bien, *Monsieur*, comment se fait-il que les Allemands n'ont pas pris cet excellent camion, alors qu'ils prennent la nourriture de ceux qui meurent de faim et qu'ils volent les pauvres ?"

"Je ne sais pas, *mon Lieutenant*. Peut-être ne l'ont-ils pas remarqué."

"Cela ne m'arrivera pas, *Monsieur*. Marche-t-il bien ? S'il vous plaît, montez et faites nous voir comment il démarre. "

Il suivit mes instructions. S'il avait essayé de partir au volant du camion, nous l'aurions immédiatement tué. Lorsqu'il eut terminé la démonstration, j'ajoutai le camion à sa liste, lui montrai mes lettres de mission signées des Généraux Eisenhower et Koenig, et je signai cette liste pour qu'elle puisse lui servir de reçu.

Un après-midi, Lagic arriva avec son ami moustachu que j'appelais "Hank Guidon de vélo". "Une compagnie de soldats italiens," nous dit Lagic "qui sont à Châteauroux avec les Allemands veut se rendre. J'ai amené mon ami qui parle italien pour que nous puissions discuter des conditions de la reddition."

"Je suis désolé," répondis-je, "mais nous ne devons plus faire de prisonniers. Et en plus, que ferions-nous de tous ces Italiens ? Où pourrions-nous les mettre ? C'est peut-être un piège."

Lagic était têtue. Il était persuadé qu'ils étaient sincères. Ils refusaient de se rendre à des Français, mais étaient prêts à se rendre à un officier américain ou britannique. C'est lui, Lagic, qui prendrait tous les risques et arrangerait le rendez-vous. J'acceptai donc de partir avec eux. Après tout, les Italiens étaient alors à nouveau nos alliés. Nous partîmes donc à bicyclette. Il nous fallut ensuite continuer à pied, puis ramper jusqu'à un endroit près de la clôture de la garnison allemande. Un sous-officier nous y attendait, ainsi que deux autres hommes. C'est lui qui avait la charge de la compagnie d'Italiens. Par l'intermédiaire de "Guidon de vélo", il m'apprit que ses hommes trouvaient intolérable de vivre plus longtemps avec les Allemands, depuis que l'Italie s'était rendue. Les Allemands n'arrêtaient pas de les traiter de couards. Il voulait que tous ses hommes se rendent. Pour confirmer ses intentions, il me tendit son pistolet. Mais ses hommes qui l'accompagnaient n'étaient pas aussi pressés de se rendre. Ils craignaient d'être fusillés par les Français. Ils voulaient savoir s'ils pourraient retourner à la garnison pour y prendre leurs bagages. Pendant cette discussion, les Italiens élevèrent la voix et les Allemands, dans les baraquements tout proches, se mirent à tirer dans notre direction. Je ne voulais pas m'attarder ici. Je leur expliquai donc que je leur donnais jusqu'à onze heures du soir pour me rencontrer à un certain endroit. Seuls, le sous-officier et six de ses hommes vinrent à ce rendez-vous. Les Allemands avaient soupçonné quelque chose et avaient placé des gardes autour du camp.

Avant de partir, tous les Italiens me saisirent les mains. Ils me disaient : "*La parole ?*" Je devinai qu'ils me demandaient de tenir la parole que je leur avais donnée qu'ils ne seraient pas fusillés. Je leur signifiai donc mon accord par un signe de tête. Après une marche de trois cents mètres, je fouillai tous les hommes et pris leurs couteaux, puis je leur fis déposer sur la route leurs armes et leurs cartouchières. Ensuite je les fis avancer d'une quinzaine de mètres et je sifflai. Alors, six Maquisards, épuisés, qui avaient passé plusieurs heures cachés derrière une meule de foin, sortirent de leur cachette en courant, encerclèrent les Italiens et ramassèrent les armes et les munitions. Les Italiens étaient atterrés. Ils agitaient les bras et me demandaient sans cesse : "*La parole ? La parole ?*" Nous les fîmes entrer dans la grange de Lagic pour qu'ils y passent la nuit. Ils dormirent probablement très peu, parce que les Maquisards discutaient pour savoir s'il fallait les fusiller ou les pendre.

J'eus beaucoup de mal à empêcher les Maquisards de les fusiller. Les Maquisards me répétaient sans cesse qu'ils haïssaient les Italiens encore plus que les Allemands, parce qu'ils les avaient trahis lorsqu'ils étaient au pied du mur. Les Italiens n'y mettaient pas du leur : à une exception près, ils ne voulurent pas travailler autant que les autres prisonniers. En plus, ils voulaient que je les renvoie déterrer le tabac et le savon qu'ils avaient cachés près des baraquements de Châteauroux. En examinant l'équipement que les Allemands leur avaient donné, nous découvrîmes que les fusils étaient couverts de rouille tellement ils étaient vieux, qu'il leur manquait des pièces essentielles et que les balles n'étaient pas faites pour eux.

Le lendemain, j'expédiai avec mes remerciements ces Italiens au Colonel Louis, à Crevant.

Un après-midi, Lagic arriva sur sa bicyclette pour nous apprendre qu'on avait aperçu un soldat originaire d'Inde, qui portait un uniforme allemand, en train de mendier de la nourriture dans

un village tout proche. Le sergent-major, toujours prêt à l'action, sauta sur sa bicyclette et partit avec Lagic. Trois quarts d'heure plus tard, ils étaient de retour. Lagic avait ficelé un sac à dos et un fusil allemands sur son porte-bagage, et le sergent transportait l'Indien sur le guidon.

J'essayai de parler avec cet Indien, qui connaissait quelques mots d'anglais, mais je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il disait. Il se plaignait qu'il était un vieil homme bien faible, qu'il ne pouvait plus marcher, mais nous lui mîmes son sac sur le dos et nous l'obligeâmes à marcher jusqu'au camp. Les hommes voulaient le tuer et jeter son cadavre dans les bois parce qu'il n'arrêtait pas de gémir et de se plaindre.

En arrivant au camp, je l'envoyai à Alexandre, mais Alexandre lui-même ne put rien en tirer. Alexandre me raconta alors ce qui s'était récemment passé à Ardentes. Une cinquantaine d'Indiens étaient arrivés dans le village en courant, les mains en l'air. Ils disaient qu'ils s'étaient échappés des prisons allemandes et qu'ils étaient amis des Français. Ils demandèrent aux Français de leur donner à manger. Les Français les nourrirent et les prirent chez eux. La nuit suivante, une compagnie d'Allemands entra dans le village et les Indiens sortirent les accueillir. Les Français comprirent trop tard que ces Indiens les avaient trahis. En effet ils s'étaient engagés dans l'armée allemande par haine des Anglais. Les Allemands les avaient utilisés pour découvrir les Français qui appartenaient à la Résistance. Comme récompense, les Indiens furent autorisés à violer les femmes des maisons où ils avaient passé la nuit. Puis les Allemands et les Indiens quittèrent le village ensemble.

"Il fait sûrement partie de cette troupe," dit Alexandre, "mais il a perdu son chemin. Demain, nous l'emmènerons à Ardentes, nous rassemblerons les habitants et nous le fusillerons sur la place." Il n'y eut aucune objection.

Nous étions en train d'examiner les papiers que nous avons trouvés dans ses poches lorsqu'Alexandre s'écria : "Regardez !" et il brandit un petit carnet. "C'est le carnet qu'on donne aux troupes indiennes de l'armée britannique !" Sur ce carnet, nous trouvâmes le nom de l'homme, la date de son incorporation et les dates où il avait reçu sa paye. Nous découvrîmes ensuite un autre carnet, donné par les Allemands, et qui indiquait qu'il avait été prisonnier de guerre en Allemagne. Nous réussîmes enfin à reconstituer son histoire. Il faisait partie d'un régiment de Gurkhas, il avait combattu avec les Anglais en Afrique du Nord, avait été capturé et envoyé en Italie comme prisonnier de guerre, mais il s'était échappé pour combattre à nouveau avec les Anglais. Il avait été capturé une nouvelle fois, envoyé en Allemagne et plus tard en France dans un bataillon de travail.

"Mon Dieu," s'écria Alexandre. "Dire que nous avons failli assassiner de sang-froid un soldat de l'Armée de Sa Majesté !" Alexandre adopta l'Indien. Il l'emmenait avec lui dans les embuscades. Il nous posait des problèmes de nourriture. Il ne mangeait pas de viande, ne buvait pas de lait ; il ne lui fallait que de la soupe de légumes. Il ne buvait pas une goutte de vin. Il vivait de pain et de fruits. Mais c'était un tireur particulièrement habile, bien plus habile que les meilleurs tireurs de nos camps. En plus, il connaissait tellement bien le maniement d'armes à la manière anglaise qu'il nous servit de garde officiel lorsque nous recevions la visite d'officiers. A ces occasions, il portait, avec une grande fierté, un turban vert taillé dans un parachute qui avait servi pour du matériel.

## " SOULEVEZ LEURS ROBES ! "

Un après-midi, alors que nous étions partis en patrouille, un des hommes de Lagic vint me dire que trois officiers allemands étaient en train de déjeuner dans une ferme, dans le petit village de La Maréchale, à une douzaine de kilomètres de là.

"Allez-vous les capturer ?" demanda-t-il.

"Mon sergent-major est en patrouille dans cette région. Ils les a probablement déjà capturés."

Le soir, nous rentrâmes chez Lagic. Une heure plus tard, le sergent et ses hommes rentrèrent, les mains vides.

"Pourquoi n'êtes-vous pas allés jusqu'à La Maréchale ?"

"Mais nous y sommes allés, *mon Lieutenant*. Vous pouvez demander à mes hommes."

"Qu'y avez-vous trouvé ?"

"Rien, rien du tout, sauf une voiture de la Croix Rouge."

"Et cette voiture ?"

"J'ai parlé au conducteur. C'était un Français de Châteauroux qui était venu à La Maréchale pour chercher de l'essence. Il n'en avait pas trouvé d'ailleurs. Je lui ai demandé s'il avait vu des Allemands. Il m'a répondu que non, mais que Châteauroux en était encore plein."

"Cet homme était un Milicien."

"Non, non, non, non, *mon Lieutenant*, il parlait parfaitement bien français. Je suis capable de reconnaître un Milicien. Cet homme était pour le Maquis," dit-il absolument convaincu.

"Etes-vous entré dans la maison ?"

"Non, *Lieutenant François*."

"Sergent-major, sachez que trois officiers allemands étaient en train de déjeuner dans cette maison."

"*Mon Dieu !* Je suis désolé, *mon Lieutenant*. Mais comment pouvez-vous savoir tout cela ?" D'un geste du pouce, je montrai l'ami de Lagic qui était à côté de moi.

"Désormais," dis-je, "vous ne mesurerez pas le patriotisme d'un Français à ses paroles ou à son accent. Si vous aviez fait attention, vous auriez compris que cet homme vous mentait. Les Allemands donnent de l'essence aux voitures de la Croix Rouge de Châteauroux. Pourquoi cette voiture serait-elle allée chercher de l'essence à La Maréchale ? Il n'y a pas un seul magasin. Les Allemands sont rusés. Ils utilisent tous les trucs pour ne pas se faire capturer par les Français. J'ai entendu dire qu'ils se déguisent même en religieuses."

Le lendemain matin de bonne heure, le sergent-major et ses hommes partirent en patrouille. Je leur criai, en plaisantant : "N'oubliez pas de soulever leurs robes !"

Cinq heures plus tard, ils rentrèrent à Jeu, en marchant au pas militaire. Le sergent était devant, la tête fièrement relevée. Deux de ses Maquisards poussaient des bicyclettes. Les autres pointaient leurs armes dans le dos de deux hommes d'une quarantaine d'années qui semblaient très abattus. Ils avaient les mains jointes au-dessus de la tête.

Le sergent-major s'approcha et fit un salut militaire. "Ces deux hommes parlent parfaitement français, mais il y avait dans leurs valises des uniformes allemands." Je lui demandai de me raconter toute l'histoire.

"Nous avons décidé d'arrêter toutes les personnes qui passeraient sur la route et de leur demander leurs papiers d'identité. Ces deux-là, qui avaient l'air français, sont arrivés à bicyclette. Leurs papiers étaient en règle, mais au moment de les laisser repartir, je me suis souvenu de ce que vous m'aviez dit : il ne fallait croire personne. J'ai donc ouvert une de leurs valises qui était attachée sur un porte-bagage. A ma grande surprise, j'ai découvert un pistolet allemand et un uniforme allemand. Je les ai donc arrêtés tous les deux."

Un des Maquisards entreprit de chasser de la grange une poule caquetante qui y couvait, pour que nous puissions utiliser cette grange comme prison. Pendant ce temps, je m'avançai vers le plus âgé des deux hommes et le fouillai rapidement pour voir s'il ne possédait pas un couteau ou un

pistolet et je lui dis : "Déshabillez-vous complètement. Enlevez tous vos habits et mettez-les dans un tas, dans ce coin."

Ses yeux me lancèrent un éclair de mépris. "Quel est votre rang ?" demanda-t-il sèchement.

"Je suis lieutenant dans l'armée américaine. Mais quelle importance cela peut-il avoir ?"

Il se redressa, claqua les talons, étendit brusquement le bras droit et s'écria : "HEIL HITLER !" "Je suis capitaine dans l'armée allemande, et voici mon sergent," dit-il après ce geste théâtral. "J'insiste pour être traité comme prisonnier de guerre. Je refuse d'être examiné par quelqu'un qui n'est pas au moins capitaine."

Je le giflai. "Souvenez-vous bien de deux choses, Capitaine. Votre 'Heil Hitler' est 'verboden' et le statut de prisonnier ne signifie absolument rien au Maquis."

Ils se déshabillèrent et je fouillai leurs poches et sortis ce que j'y trouvai. Le capitaine avait une liasse de lettres qu'il disait être des lettres d'amour que sa femme lui avait envoyées. Malheureusement pour lui, elles n'étaient pas toutes de la même écriture. Il me demanda de les lui rendre. Je lui répondis que je ne pourrais les lui rendre qu'après les avoir soigneusement examinées.

Lorsqu'ils se furent rhabillés, je demandai au sergent-major de les fouiller une deuxième fois, au cas où j'aurais oublié quelque chose. En tâtant la poche intérieure du manteau du capitaine, il découvrit un paquet de lettres qu'il me tendit : c'était les lettres-mêmes que je venais de lui prendre. "Comment avez-vous fait pour les reprendre ?" demandai-je, très surpris.

Un des Maquisards qui, en principe, était là pour nous aider me répondit : "C'est moi qui les lui ai données. Ce sont des lettres d'amour de sa femme, il a le droit de les garder."

Je rassemblai tout ce qu'ils possédaient, y compris les lettres et les deux valises et j'emportai le tout dans la maison de Lagic pour un examen plus sérieux. Chaque valise contenait un uniforme allemand et un pistolet. Dans celle du capitaine, je trouvai la Croix de Fer et une lettre personnelle d'Hitler lui-même. Diverses lettres m'apprirent que les deux prisonniers avaient de nombreux amis français à Bordeaux. Je retournai donc vers eux pour les questionner séparément.

Le sergent fit semblant d'être devenu idiot. Ses connaissances en français s'étaient tout à coup évaporées. Le capitaine affirma qu'il avait dirigé un camp de prisonniers de guerre à Bordeaux, et qu'il avait souvent aidé le Maquis. Alors qu'ils battaient en retraite pour rentrer en Allemagne, leur colonne avait été attaquée par l'aviation alliée. Lui et son sergent avait perdu contact avec leur unité. Ils avaient mis des vêtements civils qu'ils transportaient avec eux et ils essayaient de rejoindre une autre colonne allemande à Châteauroux lorsqu'ils furent arrêtés.

J'envoyai un message à Edouard et il arriva le lendemain, en civil. Lorsqu'il pénétra dans la grange, le capitaine allemand commença par lui tourner le dos, puis fit demi-tour, le regarda bien dans les yeux et dans un français impeccable, demanda, très arrogant : "Pardon, *Monsieur*, êtes-vous officier ?"

Edouard répondit : "Je suis Major dans l'armée britannique."

Le capitaine fit claquer ses talons et refit le salut allemand en criant "Heil Hitler". Edouard le gifla.

Après avoir interrogé les Allemands et examiné ce qui leur appartenait, Edouard me dit : "Ces lettres prouvent que ce capitaine est quelqu'un d'important. Il a admis que pendant sept ans, avant la guerre, il avait travaillé dans l'exportation de vin, à Bordeaux. Je pense que c'est un espion."

Il emmena les prisonniers avec lui jusqu'à Guéret. Une semaine plus tard, j'appris que le Deuxième Bureau, c'est-à-dire les services de renseignements militaires français, avait établi que ces deux hommes étaient des espions qui avaient contribué à l'écroulement intérieur de la France. Le sergent fut fusillé et le capitaine pendu.

J'avais toujours cru que les espions allemands étaient bien entraînés, mais ceux-ci devaient être vraiment stupides pour s'être laissé prendre par mon si naïf sergent-major. Avec leurs vêtements civils, leur excellent français, et leurs "véritables" papiers français, ils auraient pu s'échapper très facilement, mais ils étaient tellement fiers de leurs uniformes et de leurs pistolets qu'ils les avaient emportés dans leurs valises. N'importe qui, même un Français, peut apprendre à ne pas croire tous ceux qui parlent sa langue.

Pendant la dernière semaine d'août et les deux premières de septembre, des flots d'Allemands arrivèrent à Châteauroux. C'était un point de ralliement d'où ils espéraient avancer en direction du nord pour arrêter les Alliés, mais ceux-ci traversaient si rapidement le nord de la France que la ville de Châteauroux ne fut plus que le point de départ du couloir par lequel les Allemands espéraient s'échapper jusqu'en Allemagne. Châteauroux était tenu par une garnison fortement armée avec du matériel anti-aérien. Les Allemands qui s'y trouvaient venaient pour la plupart du sud-ouest et de l'ouest de la France, de Poitiers, Angoulême, Bordeaux et La Rochelle. Les armées alliées qui avaient envahi le sud de la France étaient sur les talons des Allemands, qui battaient en retraite.

Dix-huit soldats des commandos français (je n'avais jamais vu un groupe aussi fort) nous rejoignirent dans la Forêt de Châteauroux, après une opération très audacieuse. Le lieutenant qui avait la charge du groupe me raconta cette histoire. Leur cible était un petit détachement des troupes SS, presque uniquement des officiers, qui se trouvait sur une grande propriété, près de Clermont-Ferrand. Les Français se procurèrent un plan de la maison et étudièrent pendant plusieurs jours les mouvements des sentinelles. Ils attaquèrent à l'heure du repas, alors que la plupart des officiers se trouvaient au rez-de-chaussée. Deux membres du commando poignardèrent la sentinelle. Ensuite ils encerclèrent la maison et se cachèrent chacun sous une fenêtre différente. A un signal de leur chef, chaque homme jeta une grenade défensive dans la pièce. Dès que les grenades eurent explosé, ils en lancèrent une deuxième série. Dès que ces grenades eurent explosé, ils passèrent les canons de leurs mitraillettes par les fenêtres et tuèrent tous les Allemands qui étaient encore en vie.

Si leur plan se déroula parfaitement bien, c'est parce qu'ils l'avaient soigneusement préparé auparavant. Les commandos français avaient été entraînés dans les écoles anglaises.

Il nous fallait sans cesse jouer à cache-cache dans la Forêt de Châteauroux et nous pouvions rarement nous rendre compte du résultat de nos embuscades. Parfois, les hommes de Lagic se renseignaient en bavardant avec des paysans ou des bûcherons et en examinant les véhicules détruits. Malgré la pression de mes hommes, je refusais de revenir tout de suite sur les lieux de l'embuscade. Il était toujours possible qu'un Allemand encore en vie nous y attende avec une dernière cartouche, ou que d'autres Allemands, arrivés par la suite, aient tendu une embuscade à ceux qui venaient d'en tendre une.

Les milliers d'Allemands qui pénétraient à Châteauroux nous effrayaient. Nous demandions à Londres d'envoyer des avions contre ces troupes qui embouteillaient les routes, mais les avions n'arrivaient pas.

Par un beau matin de septembre, j'avais tendu avec mon équipe une embuscade dans un taillis épais, au croisement de cinq petites routes à un kilomètre à peine de la grande route où défilaient les Allemands. Trois avions, des P-47, traversèrent le ciel. Tour à tour, chacun se détachait du groupe pour attaquer les colonnes allemandes. Leurs plongeurs étaient suivis d'explosions : ils lâchaient probablement des petites bombes. Ils passaient et repassaient sans cesse. C'était un spectacle merveilleux qui tira des larmes à plus d'un Maquisard. Nous avions envie de crier, de leur faire des signes, mais nous restions sans bouger, tendus, car nous pensions que tôt ou tard, des Allemands viendraient chercher refuge dans les bois. A une extrémité, il y avait le sergent-major avec cinq hommes et un Bren. J'étais à l'autre extrémité, avec six hommes et un Bren. Entre nous il y avait le carrefour que nous pouvions couvrir de nos tirs.

Les P-47 passaient de moins en moins souvent. La matinée se termina. L'après-midi, les avions partirent et ne revinrent plus. Le soleil baissa, ainsi que notre enthousiasme. Il était sept heures passées ; le soleil était couché mais il faisait encore un peu clair. J'avais rappelé le sergent-major et son équipe et ils étaient avec nous pour que nous puissions nous préparer à rentrer au camp. Du doigt, il me montra la crête d'une petite colline près de l'une des cinq routes. Il nous dit qu'il avait vu deux hommes apparaître puis disparaître. Je pris mes jumelles. Je vis un homme se lever brusquement du fossé, courir tout en restant accroupi pendant quelques mètres et se rebaisser tout à coup. Un autre homme, de l'autre côté de la route, le suivit. Quelques autres les suivirent rapidement et se cachèrent tout aussi rapidement. Lorsqu'ils passaient sur le haut de la colline, leurs silhouettes se découpaient sur le ciel. Ces hommes pouvaient être des Allemands. Ils pouvaient aussi

être des Maquisards français. Il nous fallait attendre.

Le sergent-major, accompagné de l'un de ses hommes, traversa la route sans se faire voir. Il plaça son Bren derrière une des plaques de ciment qui formaient une partie du caniveau le long de la route. Mon brave petit mitrailleur, celui qui ne laissait personne porter son arme, rampa dans le fossé, de notre côté de la route. Lui et son assistant se plongèrent dans la boue et mirent leur Bren en place. Je rassemblai les autres hommes plus près de l'extrémité du taillis et je leur dis de se placer derrière les arbres. Chacun se vit assigné un secteur de tir. L'un des amis croates de Lagic était à ma gauche avec une Sten. J'avais aussi une Sten. Je donnai mes ordres : "Dès que j'aurai ouvert le feu, vous tirerez. Les Brens prendront le fossé en enfilade. Lorsque je crierai : '*Allons !*' vous cesserez de tirer et vous battrez en retraite dans les bois. Vous marcherez en file. Ne vous entassez pas les uns sur les autres, mais ne perdez pas de vue celui qui sera devant vous."

Je repris mes jumelles. Les hommes se relevaient prudemment de temps en temps, couraient en restant accroupis et se cachaient toujours dans les fossés. Ils étaient une quinzaine. Ils obéissaient aux signaux des deux hommes qui se trouvaient devant. Ça ne pouvait pas être des Maquisards – ils étaient trop disciplinés. Ce devaient être des soldats de l'infanterie entraînés à ramper et à se cacher. Ils portaient des uniformes gris-verts. Il me semblait bien que c'étaient des Allemands, mais je demandai à mon garde du corps de regarder avec les jumelles. Il regarda une seconde et s'écria : "*Boches ! Boches !*"

Je lui dis de faire passer ce signal : "*Attention, attention pour tirer !*" et je décidai que, lorsque leur chef qui se trouvait à droite se relèverait pour courir, je le mettrais en joue et tirerais dès que les autres se relèveraient. Ils étaient alors à deux cents mètres de nous.

Je vis l'herbe bouger à l'endroit où le chef s'était caché et je le vis s'accroupir puis courir. Je le suivis du canon de ma Sten. Les autres se levèrent derrière lui. Ils étaient tous en train de courir lorsque je lâchai une rafale de mitrailleuse sur le chef. Il se dressa tout droit. Je crus qu'il allait tomber en arrière mais il tomba à plat ventre, caché par l'herbe. Pendant ce temps, mes hommes avaient ouvert le feu. Les Allemands furent enveloppés d'un nuage de poussière. Ils tombaient tous, soit qu'ils soient touchés, soit qu'ils se jettent à terre pour se protéger "*Tirez ! Tirez !*" criai-je pour que mes hommes n'arrêtent pas de tirer, bien qu'il n'y eût plus un seul Allemand debout. Puis je criai : "*Allons ! Allons !*" Les Maquisards se précipitèrent dans la forêt. Comme d'habitude, ils partirent en troupeau comme des moutons, au lieu de s'éparpiller comme de vrais soldats. Le sergent-major et son assistant sortirent de leur fossé, se mirent à courir et passèrent devant avec leur Bren. Je me chargeai de l'arrière. J'étais encore en train de donner mes ordres pour la retraite lorsque je vis le Croate donner sa Sten à mon caporal et partir en courant. Le caporal avait maintenant deux Stens sous le bras droit. "Pourquoi ?" lui demandai-je en montrant le Croate qui s'enfuyait. Il sourit et me dit : "Il tremble." Je me souvins alors que moi aussi je m'étais mis à trembler au Pont de la Farge. Tout à coup, le caporal me saisit le bras et, montrant l'endroit où nous avions tiré, me dit : "Si on allait chercher leurs chaussures ?"

# LE COMMUNISTE ET LE VICOMTE

Je me trouvais chez Lagic à Varennes lorsque l'un de ses "facteurs", un Français, vint nous dire que son frère avait nourri et logé quatre Allemands pendant la nuit. Nous sautâmes sur les bicyclettes pour aller jusqu'à cette ferme. La route de Châteauroux était encombrée de restes calcinés de camions et de fourgons allemands et de cadavres de chevaux, qui témoignaient de l'efficacité des Maquisards et des P-47. En arrivant, j'envoyai le Français avec le message habituel : "Rendez-vous et vous vivrez. Essayez de combattre et vous mourrez." Le Français et son frère sortirent au bout de peu de temps pour nous dire que les Allemands étaient partis. Selon eux, tous les Allemands quittaient Châteauroux ce jour-là. Ils avaient laissée une Simca de l'armée barbouillée de peinture marron et jaune pour la camoufler. Il nous fallut changer un pneu qui était crevé, pousser la voiture pour la faire démarrer et nous pûmes partir à Châteauroux voir ce qui se passait. En arrivant à proximité de la ville, nous questionnâmes des paysans et des voyageurs. Ils nous disaient tous la même chose. Les Allemands avaient quitté Châteauroux le matin même.

Il était environ dix heures lorsque nous entrâmes dans la ville. Nous découvrîmes les rues désertes et les fenêtres des maisons et des bureaux barricadées, volets fermés : en voyant notre voiture de l'armée allemande, les mères saisissaient leurs enfants par le bras et se dépêchaient de les faire rentrer à la maison. Nous trouvâmes enfin les bureaux de la Mairie. L'un des hommes qui flânaient devant le bâtiment se présenta comme lieutenant de gendarmerie à Châteauroux. Il nous dit qu'il avait combattu les Allemands à l'intérieur de la ville "par des moyens subversifs", mais il n'entra pas dans les détails. Après l'expérience que j'avais eue avec les gendarmes, j'hésitais à croire celui-ci.

Lorsque je lui appris que j'étais Américain, il me présenta à ses amis avec de grands cris de joie, puis traversa la rue en criant, m'entraînant au bistro du coin boire un verre de vin. Au bout de quelques minutes, il y avait un attroupement dehors. Des femmes, les larmes aux yeux, se précipitaient dans le bistro pour me serrer dans leurs bras. Les enfants s'avançaient pour nous offrir des bonbons et des fleurs. Lorsque nous sortîmes, les gens nous lancèrent des bouquets ; quelqu'un drapa un drapeau américain sur le toit de la voiture ; un drapeau français se trouva fixé au radiateur. Une vieille femme s'approcha de moi. Elle me dit que j'avais embrassé des jeunes femmes mais que bien sûr je ne l'embrasserais pas, elle. Je déposai donc deux baisers sur ses joues et un sur ses lèvres. Une grande clameur s'éleva dans la foule.

Je décidai de retourner chercher les autres dans la Forêt pour qu'ils puissent profiter du privilège de se trouver dans une ville libérée. A ce moment, le lieutenant me demanda si je voudrais bien le conduire à 17 kilomètres au nord de Châteauroux pour aller chercher un major du Maquis qui devait devenir le maire militaire de Châteauroux. Je savais qu'en France, ceux qui faisaient la loi étaient ceux qui arrivaient les premiers. Ce major était un FTP, c'est-à-dire un communiste. Si les FTP étaient les premiers à entrer dans la ville, ils y seraient les maîtres et ne permettraient pas aux FFI, c'est-à-dire aux gaullistes, de pénétrer dans les limites de la ville sans autorisation spéciale. J'expliquai au lieutenant que je n'avais pas l'intention de livrer Châteauroux à qui que ce soit. J'avais de nombreux hommes dans la Forêt et c'est nous qui nous chargerions de contrôler la ville.

"Mais pourquoi ?" demanda-t-il. "Je veillerai à ce que vous ayez tout ce que vous pourrez désirer."

"D'accord," répondis-je. "Si vous me donnez votre parole d'honneur que vous me procurerez 2 000 litres d'essence, du gas-oil ainsi que du tabac et des cigarettes pour 200 hommes, je vous emmène chez le major."

"Bien sûr, bien sûr."

Nous prîmes la route que les Allemands avaient suivie quelques heures seulement auparavant pour aller voir le major communiste et lui dire que les Allemands étaient partis. La route, comme tout à l'heure, était jonchée de chevaux morts et de camions inutilisables. En chemin, le lieutenant, qui avait insisté pour faire le voyage sur le toit de la voiture comme un héros vainqueur, attirait l'attention en tirant des coups de pistolet et en criant : "*Américain, Américain, officier*

*américain ! Vive la France !*"

Nous eûmes beaucoup de mal à persuader le futur maire qu'il n'y avait plus d'Allemands à Châteauroux. Il n'avait pas l'intention de risquer sa peau. Malgré tout, il finit par accepter d'entrer dans la ville. Il me confirma aussi la promesse du lieutenant : nous aurions bien de l'essence, du gas-oil et du tabac. Je laissai le lieutenant et le maire au camp et je me dépêchai de retourner à Jeu pour apprendre la nouvelle à Alexandre. Je lui promis que s'il me prêtait son gros camion pour le transport de l'essence, je partagerais tout moitié-moitié avec lui, puisqu'il m'avait toujours aidé auparavant. Mais nous nous aperçûmes que même son gros camion ne pouvait transporter 2 000 litres d'essence. Il connaissait un lieutenant français, un vicomte, qui habitait à quelques kilomètres et qui possédait aussi un gros camion. Il nous faudrait lui donner sa part d'essence, mais c'était la seule façon de s'en sortir. Il fallait se dépêcher.

Dès notre arrivée à Châteauroux ce soir-là, nous montâmes à la course l'escalier de l'hôtel de ville. Je remarquai le lieutenant de gendarmerie dans le couloir et je le saluai, mais il fit semblant de ne pas me voir et s'en alla. Un garde essaya de nous barrer le chemin vers le bureau du maire mais nous le bousculâmes pour passer et nous nous alignâmes devant le bureau du maire. Alexandre et son ami le vicomte, mon caporal et mon sergent, ainsi que Lagic, m'accompagnaient. Je demandai au maire l'essence, le gas-oil et le tabac qu'il m'avait promis. Il plaça l'ongle de son pouce derrière ses incisives supérieures et le fit claquer. Dans le langage des gestes français, cela signifiait tout simplement : "Rien du tout !" Il m'avait trompé. Je lui montrai la lettre des généraux Eisenhower et Koenig qui indiquait que les Français devaient me fournir la nourriture, le matériel, le transport et tout ce que je pourrais demander. "Mais il n'y a pas d'essence." dit-il et il se retourna pour répondre au téléphone. Derrière moi, les hommes me poussaient du coude. Je décidai de me montrer ferme. Dans la pièce, il n'y avait personne d'autre que nous, le maire et un autre major communiste qui répondait à un autre téléphone. Lagic ferma tranquillement la porte et me poussa en avant. Nous dégainâmes tous nos pistolets.

"Posez ces téléphones immédiatement !" L'autre major sursauta et lâcha son téléphone, mais le "maire" continua à parler en me tournant le dos. Je le saisis par l'épaule et lui fis faire demi-tour. "Vous osez me dire que vous n'avez pas l'essence que vous m'avez promise ce matin ! Je sais que c'est faux. Mes hommes et les autres Maquisards de la Forêt de Châteauroux ont fait 25 kilomètres et plus, tous les jours, très souvent avec de simples sabots, pour combattre les Allemands. Il nous a fallu nous passer de tabac et de bonne nourriture. De la bonne nourriture, nous en avons maintenant, mais c'est vous qui avez le tabac et l'essence. J'ai un papier validé par le général Eisenhower et signé par votre propre Général Koenig et vous refusez d'obéir à ces ordres ! Je veux 350 paquets de cigarettes et de tabac et au moins 2 000 litres d'essence et du gas-oil. Si vous me dites encore une fois que vous n'avez pas d'essence je vous dirai que j'ai découvert aujourd'hui qu'il y en a 20 000 litres à l'aéroport. Nous avons beaucoup de dynamite. Si vous ne me donnez pas une autorisation légale, nous emporterons quand même l'essence et nous ferons sauter le reste pour que vous ne puissiez plus vous en servir. Ensuite je ferai entrer mes 200 hommes dans la ville et nous verrons bien qui commande."

En un instant ses manières se transformèrent. "Bien sûr, bien sûr," dit-il avec un large sourire. "Il y a eu un malentendu. Vous aurez tout ce que vous voudrez." Il signa l'ordre de réquisition et nous serra la main et insista même pour offrir à tous un verre de vin. "Sans rancune."

Nous partîmes vers un entrepôt tout proche et nous y prîmes un chargement de cigarettes et de tabac, bien plus qu'il n'en fallait pour 200 hommes, a fortiori la quarantaine que nous avions, Alexandre et moi. Nous prîmes ensuite les camions pour aller jusqu'à l'aéroport où nous chargeâmes 1 000 litres d'essence pure et 1 000 litres d'un mélange d'essence et d'alcool. Malgré les plaintes des gardes de l'aéroport, j'ordonnai à mes hommes d'emporter en plus 1 000 litres d'essence pure. Nous en avions donc 3 000 litres en tout.

Il était trois heures du matin lorsque nous arrivâmes à Jeu. Nous déposâmes 1 400 litres d'essence pure pour Alexandre et moi. Les hommes, y compris le vicomte, nous aidèrent à cacher l'essence dans un coin de la cour, sous des tas de feuilles et de branches. Nous donnâmes au vicomte 600 litres d'essence pure pour lui et une grosse quantité de tabac, pour le remercier de nous avoir

laissé utiliser son camion. Alexandre et moi lui demandâmes de continuer son chemin, lorsqu'il aurait déposé son essence, jusque chez Edouard pour lui donner les 1 000 litres de mélange. Nous étions tous d'accord pour partager notre butin avec Edouard mais nous préférions ne pas lui donner d'essence pure. Nous lui avons toujours donné toute l'essence que nous récupérions. Mais en remerciement, il ne nous avait jamais donné plus de 50 litres à la fois et il nous fallait prendre les bicyclettes ou même circuler à pied lorsque nous n'avions plus d'essence. Il nous disait toujours que c'était lui qui en avait le plus besoin.

Dès que le vicomte fut parti et que les autres furent couchés, je demandai à Alexandre : "Avez-vous confiance en ce vicomte ?"

"Je ne le connais pas assez pour vous répondre," répondit Alexandre. "Il y a des gens qui disent qu'avant de s'engager dans le Maquis, c'était un collaborateur."

Nous décidâmes de prendre des précautions. Le vicomte pouvait très bien voler notre essence ou par inadvertance en parler à quelqu'un qui s'en emparerait. L'essence était précieuse, très précieuse. Pendant une heure, Alexandre et moi cachâmes l'essence dans différents endroits, en effaçant toute trace. Ce ne fut pas avant cinq heures du matin que nous nous couchâmes.

Dans l'après-midi, le lendemain, Edouard arriva. Il était de très mauvaise humeur. "Avez-vous bien reçu l'essence ?" demanda Alexandre.

"Oui, j'en ai reçu, mais je n'ai pas eu le tout. Je veux l'essence pure." Et il se dirigea directement à l'endroit où nous avons d'abord caché les bidons d'essence ! Il était clair que le vicomte avait parlé, mais Edouard ne trouva pas l'essence.

"Combien de litres vous a donné le vicomte ?" demandai-je à Edouard.

"1 000 litres."

"Mais il aurait dû vous en donner 1 600 litres. Aurait-il gardé l'essence pure pour lui ?"

Le lendemain, Edouard fouilla le camp du vicomte et y découvrit ce qui restait des 600 litres. Quelque temps après, le vicomte vint nous voir et nous traita de fripouilles.

Au Maquis, nous faisons preuve de beaucoup de bravoure et de noblesse dans les combats, mais nous ne nous montrions pas aussi scrupuleux quand il s'agissait d'obtenir le matériel dont nous avons besoin pour mener à bien nos missions.

# MISSION SECRETE

Cet épisode de l'essence marqua la fin de notre période du Maquis. Les Allemands cessèrent d'arriver à Châteauroux. Une troupe de 20 000 Allemands, las de servir de cible aux Maquisards, se rendit, à une centaine de kilomètres au nord de Châteauroux. Alexandre et moi avions des imprimés qui servaient de certificats de service. Nous les signâmes et les distribuâmes à nos hommes. Nous rendîmes ensuite ces hommes à leurs commandants français et nous prîmes une chambre dans un hôtel de Fresselines. Nous jouions tous les deux au poker et nous faisions des plans pour visiter la Côte d'Azur.

Notre séjour à Fresselines nous obligeait à participer à deux banquets par jour, où nous étions les invités d'honneur. On nous servait en quantité les meilleurs plats et les meilleurs vins. Le déjeuner commençait à 1 heure de l'après-midi et finissait à 16 heures 30 ; le souper commençait à 7 h et se terminait souvent vers minuit. Nous étions véritablement gavés de nourriture. Nos cerveaux étaient embrumés par le cognac et le champagne. L'alcool et la nourriture commençaient à nous fatiguer. Nous étions obligés d'assister aux cérémonies du rasage de têtes. Les Français aimaient particulièrement raser les têtes des collaboratrices. Certaines n'étaient que de jolies prostituées dont le seul crime était d'avoir couché avec des Allemands. A la fin de ces cérémonies, nous buvions beaucoup pour oublier ce spectacle. Après les combats exaltants, notre vie devenait monotone.

Nous visitâmes Oradour-sur-Glane, la ville que les Allemands avaient totalement détruite. Dans cette ville de 12 000 habitants, autrefois prospère, il n'y avait plus une seule maison debout et il ne restait plus qu'une demi-douzaine de survivants pour raconter l'horrible histoire que voici, et que trois rescapés nous racontèrent. Le Quartier Général des SS de Limoges décida de punir les Français pour l'aide qu'ils apportaient aux Résistants. Ils choisirent comme exemple Oradour-sur-Glane parce qu'ils avaient appris que les habitants avaient logé des Maquisards. Trois cents SS arrivèrent au début de l'après-midi et placèrent des gardes autour de la ville. Ceux qui habitaient à l'intérieur de la ville devaient être tués. Ceux qui habitaient à l'extérieur seraient épargnés s'ils n'intervenaient pas. Les Allemands commencèrent par rassembler toutes les familles et les obligèrent à regarder brûler et exploser leurs maisons. Ils attachèrent ensuite les hommes et les firent aligner à genoux dans les granges. Ils obligèrent les femmes et les enfants à regarder. Les hommes reçurent des balles dans le bas-ventre. Pendant que les femmes et les enfants hurlaient et que les hommes gémissaient, les Allemands mirent le feu aux granges. Les femmes et les enfants furent alors conduits dans l'église. Un bébé, que sa mère portait dans les bras, cria trop fort : un Allemand le saisit par les jambes et lui fracassa la tête contre le mur. Lorsque toutes les femmes et tous les enfants furent rassemblés dans l'église, les SS allumèrent des grenades explosives et incendiaires et les lancèrent dans l'église. Certaines des victimes essayèrent de sortir par les petites fenêtres, très hautes, de l'église. Les Allemands les tuèrent immédiatement. Leur tâche accomplie, les Allemands partirent en chantant les hymnes patriotiques de leur chère Patrie.

En rentrant à Fresselines, je trouvai un message radio de Gérard. Il me demandait de le rejoindre dès que possible à Limoges. Lorsque je l'y rencontrai, il me dit : "Allez à Paris dès que vous pourrez. Un avion vous ramènera à Londres. On a besoin de vous pour une autre mission."

"Ne pourrai-je pas prendre quelques vacances ? C'est la première fois que je viens en France, je voudrais bien visiter un peu le pays."

"Vous êtes libre de faire ce que vous voulez, mais si on me demande quelque chose, il faudra bien que je dise la vérité : je vous aurai transmis les ordres."

"Et le voyage à Paris ?"

Il me regarda, apparemment très surpris. "Vous n'avez pas de voiture ?"

"Si. J'ai trois voitures ; une qui a été achetée avec l'argent du Maquis et deux autres prises aux Allemands."

"Eh bien, prenez la meilleure et montez à Paris. Ce n'est pas plus difficile."

Je partis voir Alexandre pour lui raconter mon entrevue. Lui et Edouard, ainsi que les autres officiers anglais, recevraient bientôt de Londres, selon des renseignements que m'avait donnés

Gérard, l'ordre de partir. Alexandre et moi dûmes, à regret, abandonner nos projets de voyages vers la Côte d'Azur. L'essence que nous avions cachée ne pouvait plus guère me servir. Je donnai donc ma part à Alexandre, en gardant ce qu'il me fallait pour aller à Paris.

Je répétais à Edouard les ordres que m'avait donnés Gérard, mais il m'interdit de prendre une voiture. Il me dit qu'elles appartenaient au gouvernement français. Je lui dis que j'en avais achetée une. Il me répondit que tout l'argent que nous avions reçu pour nos opérations militaires avait été fourni par les Français. Je lui promis de rendre la voiture aux autorités françaises à Paris ; il me dit que ces véhicules appartenaient au département de la Creuse. En désespoir de cause, je lui proposai de me fournir un chauffeur qui me conduirait à Paris et qui reviendrait ensuite avec la voiture ; il me dit qu'il avait besoin de tous les bons chauffeurs, car il y avait 40 000 Allemands enfermés dans une poche près de La Rochelle. Si ces Allemands essayaient de s'échapper, il lui faudrait tous les hommes et tous les véhicules. Je lui demandai ce qu'il me proposait pour mon voyage à Paris.

"Retournez à Limoges et demandez à Gérard d'assurer votre transport."

Pourquoi se montrait-il si inflexible, c'est ce que je ne pouvais comprendre. De toute façon, j'avais les voitures et je me dirigeai tout droit vers l'endroit où je les avais mises. Edouard avait prévu mon intention ! Pendant que j'étais à Limoges, il les avait enlevées – sauf une. Il ne s'était pas soucié d'emmener celle-ci : c'était celle qui marchait le moins bien. Peut-être même ne savait-il pas qu'elle était en ma possession. C'était la Simca de l'armée allemande, dans laquelle j'étais entré à Châteauroux pour la première fois. J'emmenai donc cette voiture jusqu'à un garage où le propriétaire, qui me jura de garder le secret, la remit en état pour le voyage de Paris.

La veille de mon départ, Alexandre m'accompagna à Châteauroux. Il était au courant de mon plan, mais Edouard, qui n'était plus mon commandant, n'en savait rien. Un examen de la voiture nous confirma qu'elle était prête à partir. Nous sortîmes ensuite prendre un dernier verre ensemble. Dans le café, nous trouvâmes une jeune fille, Solange, que j'avais déjà rencontrée. Belle, distinguée, elle était amie du frère d'Edouard, lui aussi chef de Maquis. Je ne pouvais qu'admirer son choix. Solange était parisienne mais, pendant la guerre, elle avait habité près de Châteauroux.

Une pensée me traversa soudain l'esprit. Je me penchai au-dessus de la table pour lui dire tout bas : "Solange, aimeriez-vous aller à Paris ?

"Bien sûr !"

"Solange, il me faut quelqu'un pour me guider jusqu'à Paris. Je ne connais pas la route. Est-ce que vous la connaissez ?"

"Écoutez, François, j'ai fait le voyage de Paris à Châteauroux plus de vingt fois. Je connais tous les tournants."

"C'est parfait," dis-je. "Je pars à 8 heures demain matin. Si vous voulez venir, je vous prendrai devant ce café. Mais ne dites à personne, même pas au frère d'Edouard, que vous allez à Paris ou que vous y allez avec moi. Vous comprenez ? Je pars en mission secrète."

Je partis donc pour Paris, avec Solange sur le siège avant et un gros bidon d'essence à la place du siège arrière.

Le 27 septembre, à Paris, je prenais l'avion pour Londres, et le 28 septembre, je me présentai au QG de l'OSS.

Après avoir écouté mon rapport, les chefs de l'OSS me dirent : "Vous avez bien accompli la tâche qu'on vous avait confiée. Nous vous offrons le choix pour votre nouvelle mission. Voulez-vous qu'on vous parachute dans un camp de concentration en Allemagne ou préférez-vous la Mongolie Extérieure ?"

Mais ceci est une autre histoire . . .

**F I N**